

Cahiers

Ferdinand de Saussure

publiés par la
Société Genevoise de
Linguistique

3

1943

En commission
chez GEORG & C^{ie}, S. A., 5, Corraterie

GENÈVE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

I. SOCIÉTÉ GENEVOISE DE LINGUISTIQUE

SÉANCES ¹

(de novembre 1941 à novembre 1943)

8. J. M. Arago, *Le « dativus ethicus » et ses nuances affectives dans les langues romanes* (8 novembre 1941).
9. Charles Bally, *Préverbes et hypostase* (29 novembre 1941).
10. Alb. Sechehaye, *La « règle des trois rangs » ou la « loi de Jespersen » et l'institution grammaticale* (20 décembre 1941).
11. Walter von Wartburg (Bâle), *Comment naît un article du Französisches Etymologisches Wörterbuch*² (9 janvier 1942).
12. Henri Frei, *La transposition libre*³ (7 février 1942).
13. Discussion de la communication précédente (28 février 1942).
14. Eugène Wibl  , *La prononciation de e dit « muet » dans les vers* (25 avril 1942).
15. Alb. Sechehaye, *Les cadres de l'imagination grammaticale et la pensée* (23 mai 1942).
16. Sever Pop (Rome), *Les réactions des sujets parlants dans les enquêtes linguistiques roumaines* (30 mai 1942).
17. Alb. Sechehaye, *Ensembles phraséologiques et locutions* (28 novembre 1942).
18. Edm. Sollberger, *L'expression des cas en sumérien* (19 décembre 1942).
19. Henri Frei, *Voyelles homophones en français* (30 janvier 1943).

¹ Les résumés des communications, envoyés régulièrement aux membres sous forme dactylographiée, seront publiés éventuellement dans un numéro ultérieur, avec les procès-verbaux des discussions.

² Cf. *Modern Philology*, 1941.

³ Cf. *Cah. 2* (1942), p. 15-27, sous le titre *Ramification des signes dans a mémoire*.

20. W. A. Liebeskind, *Quelques remarques sur le caractère du romanche sursilvan* (20 février 1943).
 21. P. Guberina (Milan), *Expression linguistique : recherches, technique, résultats et leur évaluation* (15 mai 1943).
 22. Ch. Bally, *Structure de la syllabe en grec moderne* (12 juin 1943).
 23. Giacomo Devoto (Florence), *La notion d'aspect en italien* (23 juin 1943).
 24. Serge Karcevski, *La place du yod dans le système phonologique du russe* (6 novembre 1943).
-

ÉCHANGES

La Société genevoise de linguistique échange les *Cahiers Ferdinand de Saussure* avec les publications suivantes :

Acta Linguistica, Revue internationale de linguistique structurale, Copenhague.

Archiv für vergleichende Phonetik, Organe officiel de la Société internationale des Sciences Phonétiques.

Bulletin du Cercle linguistique de Copenhague.

Bulletin linguistique publié par A. Rosetti, Bucarest.

Etudes Romanes de Lund.

Studia Neophilologica, Upsal.

NOUVEAUX MEMBRES

(élus de janvier 1942 à novembre 1943)

Association des maîtres au
Collège, *Genève*.

Bibliothèque de l'Université :

E. van Cauwenbergh, *Louvain*.

J. Birr, *Genève*.

W. Bröcker, *Rostock*.

† Viggo Brøndal, *Copenhague*.

E. Buyssens, *Bruxelles*.

A. Debrunner, *Berne*.

Giacomo Devoto, *Florence*.

O. Funke, *Berne*.

Aart Gerstner, *Bâle*.

R. Godel, *Genève*.

Petar Guberina, *Milan*.

R. Hotzenköcherle, *Zurich*.

R. Jaquet, *Genève*.

O. Jodogne, *Louvain*.

† E. Kruisinga, *Schiedam*.

J. Lotz, *Stockholm*.

Victor Martin, *Genève*.

Mlle Marie-Jeanne Mercier, *Genève*

Bruno Migliorini, *Florence*.

Pierre Naert, *Lund*.

H. Nilsson-Ehle, *Lund*.

W. A. Oesch, *Olten*.

Mme A. Orel, *Vichy*.

Désiré Pais, *Budapest*.

Guy de Poerck, *Gand*.

Romanisches Seminar :

J. Jud, *Zurich*.

Thomas A. Sebeok, *Princeton*.

Seminar für romanische Sprachen
und Kultur, *Hambourg*.

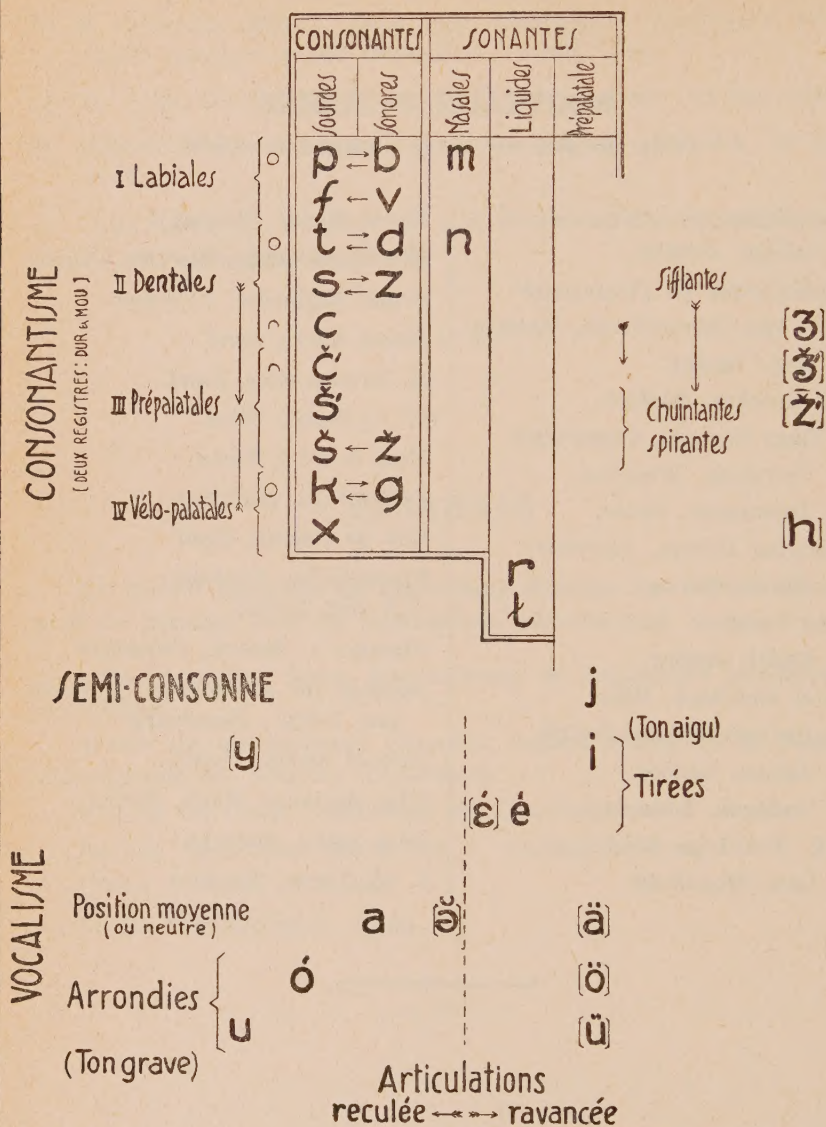
Helmer Smith, *Upsal*.

Mlle Marianne Staub, *Zurich*.

Béla Sulán, *Rozsnyó*.

J. M. Unger, *Genève*.

SYSTÈME PHONOLOGIQUE DU RUSSE



Légende. — Les lignes o et n marquent respectivement les occlusives et les mi-occlusives (ou affriquées). — Les flèches indiquent la direction des alternances. — Les variantes phonétiques sont placées entre crochets [].

II. ETUDES DE PHONOLOGIE

Remarques sur la phonologie du russe

Pour les besoins de l'enseignement, nous avons été amené à dresser le tableau du système phonologique du russe ci-joint, que nous nous proposons de commenter brièvement. Nous croyons savoir qu'il est le premier de son espèce. Il ne fait en tout cas point de double emploi avec le répertoire des archi-phonèmes russes établi par R. Jakobson¹. Nous cherchons d'ailleurs moins à dresser un inventaire des phonèmes que de présenter le mécanisme phonologique du russe en fonctionnement. Cela nécessite également la prise en considération de certains faits phonétiques. Tout périphériques qu'ils soient aujourd'hui, ils sont susceptibles d'être homologués demain par la phonologie. Seule la confrontation de ces deux ordres de faits est capable de donner une image exacte du système phonologique actuel ainsi que de faire entrevoir son évolution probable.

Nous faisons notre première constatation. La répartition des phonèmes russes en consonnes et en voyelles se laisse justifier phonologiquement. Les *consonnes* se définissent comme phonèmes à double registre d'émission : l'un « normal » (ou *dur*), l'autre palatal (ou *mou*). En renversant les termes on dira : est consonne tout phonème phonologiquement dur ou mou. Il existe, il est vrai, des voyelles palatalisées, mais il n'existe pas d'opposition à valeur phonologique du type *a:ā, o:ō, u:ū*. Comp. par contre *нос nos* « nez » : *нѣс n'os* « (j'ai) porté », *мол mol* « môle » : *моль mol'* « mite », etc. En pensant à la consonne en général, dans son opposition à la voyelle, le Russe se la représente comme non-mouillée, « non-marquée ». De sorte que pour son sentiment linguistique, la mouillure est

¹ Remarques sur l'évolution phonologique du russe. T C L P, 2.

une transposition. Les molles sont des consonnes marquées. Et il n'existe pas de phénomène de « durcissement ».

Les *voyelles* russes sont elles aussi susceptibles d'une définition positive. Ce sont les phonèmes formant un système de substitutions en fonction de l'accentuation du mot. Ainsi дом *dom* « maison » > домово́й *damavój* (phonét. *dəməvoj*) « esprit de la maison », лёд *l'ol* « glace » > ледни́к *l'idn'ík* « glacier », час *čas* « heure » > часо́к *čisók* (diminutif), Пётр *p'otr* « Pierre » > Петро́вич *p'itrón'ič'* (patronymique), etc. Phonétiquement, la voyelle accentuée est une voyelle à intensité d'émission renforcée. Sous ce rapport, il existe aussi des consonnes « accentuées », ainsi р. ех. ввести́ *v'v'is't'i* « introduire » (comp. вести́ *v'is't'i* « conduire »), mais phonologiquement, dans les cas de ce genre, il s'agit d'une consonne géminée, résultat de la rencontre de deux morphèmes (в+вести́). L'« accent » ou l'intensité de la consonne n'est qu'un fait phonétique.

Le seul phonème demeurant étranger à ces deux catégories de phonèmes est le *yod* (*j*). Phonologiquement parlant, il n'est ni dur ni mou. Il n'a non plus rien à voir avec l'accent. Aussi doit-il être classé à part.

Le jeu des phonèmes est, dans certains cas, soumis à une réglementation. Celle-ci est de nature prohibitive : telle espèce de phonèmes sont exclus de telle position. Il en résulte des incompatibilités et les contre-parties de celles-là, c.-à-d. des *substitutions*. Ce sont ces dernières qui nous révèlent l'existence des interdictions.

On pense tout d'abord au jeu des *sourdes* et *sonores*. Avant d'en chercher la ou les formules, constatons que le consonantisme russe se décompose en deux groupes de phonèmes. L'un comprend les phonèmes étrangers à ce jeu. On appelle celles-là les *sonantes*. L'autre est constitué par les *consonantes*, lesquelles se décomposent à leur tour en sourdes et en sonores.

Devant voyelle ou sonante, y compris l'ancienne sonante *v* ainsi que *j*, les sourdes et les sonores s'opposent : дам *dam* « je donnerai » : там *tam* « là-bas ». Les unes et les autres peuvent se trouver dans cette position. Partout ailleurs intervient une réglementation dont les bases doivent être recherchées dans la

phonétique. L'articulation de la sonore comporte des vibrations des cordes vocales, ce qui, par rapport à l'articulation de la sourde, est un effort complémentaire, lequel ne peut se réaliser qu'en s'appuyant sur un phonème subséquent voisé. C'est pourquoi, à la pause, seule la sourde est possible : гру́бый *grúbaj* « grossier » > груб *grup* (forme courte). Et il va de soi que devant sourde, il ne peut pas se trouver de sonore : вход (< в + ход-ить) *fxot* « entrée ». Mais là où une sonore s'est installée, celle-ci, à son tour, soutient la « voix » de la consonne précédente : ебить (< е + бить) *zb'it'* « abattre ». Les interdictions appellent donc des substitutions. Il faut pourtant noter que toutes les sourdes n'ont pas de partenaire sonore; tel est le cas des affriquées *c* et *č'*, de l'ancienne affriquée $\bar{s}'$ (< $\bar{s}'č'$) ainsi que de la vélo-palatale *x*. Il n'arrive à celles-là de se sonoriser qu'à la rencontre de mots : Бор (*box*) даст > *bohdašt* « Dieu voulant ». Mais jamais leur variante sonore phonétique n'apparaît devant une voisée. Cependant, dans le parler de Moscou, lequel représente la « norme » de la prononciation russe, la variante sonore de $\bar{s}'$ pose déjà sa candidature au poste de phonème. Comp. вощи *vóš'i* « dans la soupe aux choux » et вожжи « rênes » prononcé avec $\bar{z}'$ long et mouillé.

Mais voici une nouvelle interdiction : point de sifflante (dentale spirante) devant chuintante (prépalatale). La substitution aboutit à la formation d'une chuintante géminée : сжать (< с + жать) *žžat'* « serrer ». C'est ainsi qu'à côté de $\bar{s}'$, surgit son homonyme $\bar{s}'s'$: расчѣсѣть (< рас + чѣсѣть) *raš's'ist'it'* « déblayer ». Pour des raisons phonétiques, la sifflante devant $\bar{s}'$ est absorbée par cette dernière sans laisser de trace : рас + щипать *raš'ipát'* « effiler ».

Les labiales et les dentales constituent deux petits systèmes parfaitement organisés : à deux sourdes correspondent deux sonores; dans chaque ordre, il y a une occlusive et une spirante; à chaque système est rattachée une sonante nasale. Chez les dentales, il y a en outre une affriquée : *c*, dure, sourde sans partenaire sonore. (Phonème dans царь *car'* « tsar », cette affriquée aura son homonyme dans говорѣтся *gavar'itsa* « il se dit », où elle se décompose morphologiquement).

Les *vélo-palatales*² manquent de sonante. De plus, la spirante sourde x n'a pas de partenaire sonore.

Les *prépalatales* enfin n'offrent aucune organisation. On dirait une simple agglomération de phonèmes. En effet, nous y trouvons deux dures qui ne se mouillent pas ($\check{s}$ et $\check{z}$), deux molles ($\check{c}$ et $\check{s}'$) sans base dure. Il y a des spirantes et une affriquée, mais point d'occlusive. Les sourdes $\check{c}$ et $\check{s}'$ manquent de partenaire sonore. Nous y trouvons aussi une longue ($\check{s}'$) phonème unique de son espèce. Le seul rapport qu'on y aperçoit, c'est celui entre $\check{s}$ (sourde) et $\check{z}$ (sonore), encore ne fonctionne-t-il qu'uniquement dans la direction $\check{z} \rightarrow \check{s}$.

Historiquement parlant, ce sont là des substituts. D'abord de simples variantes phonétiques, ils ont été homologués dans la suite comme phonèmes³. Les prépalatales résultent des deux palatalisations successives des gutturales et des dentales. Or, jusqu'à présent, elles continuent à se substituer aux vélo-palatales et aux dentales, dans certains cas relevant de la morphonologie. Aussi existent-elles surtout en fonction des phonèmes de ces deux classes, sans destinées autonomes.

La liberté de mouvement de la consonne de base, la dure, n'est guère limitée. Si elle est exclue de la position devant *e*, toutefois les dures $\check{s}$, $\check{z}$ et *c* s'y maintiennent. Par contre maintes positions sont interdites à la molle. C'est ainsi que les phonèmes de certaines classes, dans le rôle de la thématique, refusent de se mouiller et la langue doit recourir à des substitutions.

Comme les *prépalatales* ne connaissent chacune qu'un seul registre, le problème de la mouillure de la thématique ne se pose pas pour elles. Elles fournissent par contre des substituts aux dentales et aux vélo-palatales rebelles à la mouillure.

Ce sont les *sonantes* qui se mouillent le plus facilement et dans toutes les positions. Cependant l'*m* thématique se conduit en labiale.

² Le terme est de M. Grammont.

³ R. Jakobson, Remarques, etc.

La *labiale* thématique, y compris donc *m*, s'ajoute, dans certains cas, l' mouillé : люблю *l'ubl'ú* (pour *l'ub'u*) « j'aime » < любить *l'ub'il'* « aimer » ; влюблённый *vl'ubl'ónnaj* « amoureux ».

Dans certains cas, à la *dentale* se substitue une *prépalatale* : хожу *xažú* (pour *xad'ú*) « je vais », etc. — Dans la dérivation, l'affriquée cédera sa place à *č'* : le diminutif de лицо *l'icó* « visage » (< лик *l'ik*) est личико *l'ič'ika*.

Les *vélo-palatales* ne se mouillent jamais dans la position devant les voyelles d'arrière *u*, *o*, *a*. Ce sont alors les *prépalatales* qui interviennent : волк *volk* « loup » > волченок *valč'ónak* « loupveteau » et le plur. волчата *valč'áta*, etc.

Le *vocalisme* russe comprend les cinq phonèmes courants. Mais aussitôt qu'on quitte la syllabe accentuée, on constate la disparition de *e* et *o*, intermédiaires entre les phonèmes extrêmes (*i* et *u*) et le phonème moyen (*a*) départageant les deux groupes. Dès lors le système vocalique non-accentué ou « atone » se présente comme suit :

ĩ
ă
ũ

Des deux phonèmes supérieurs, c'est *ĩ*, le plus caractéristique parce que le plus « extrême », qui demeure. C'est pour les mêmes raisons qu'à l'autre bout de l'échelle se maintient précisément *u*. Bien que la disparition de *ě* au profit de *ĩ* soit un phénomène récent, remontant à peine à quelque trois générations⁴, elle paraît assez naturelle. Mais on peut se demander pourquoi *ő* cède sa place à *ă* et non pas à *ũ*. C'est que l'articulation russe est très relâchée, et phonétiquement *o* n'est qu'un *a* arrondi. Maintenir ce surplus d'articulation tandis qu'il existe une voyelle spécifiquement ronde serait un luxe. Les alternances *o:a* sont tout ce qu'il y a de plus fréquent en russe : платá *pláta* « paye », платítь *plal'ít'* « payer », плóтит *plót'ít* « il paye », tandis que l'alternance *u:o* est quasi inexistante.

⁴ R. Košutić, Gramatika ruskog jezika, I (Pétrograd, 1919).

Après molles, prépalatales et *j*, la position moyenne disparaît et ne subsistent que le phonème supérieur *ĩ* et le phonème inférieur *ǎ*. Au moyen, *ǎ*, s'est substitué *ĩ*: яд *jat* « poison » > ядовѣтый *jǎdav'ítaj* « vénéneux ». Dans les désinences, l'analogie grammaticale peut maintenir le phonème moyen : ainsi в по́ле « dans le champ » à l'accus. se dit *fjól'a* et au prépositif *fjól'i*; ба́ня *bán'a* « étuve ».

Lorsque les phonèmes supérieurs (*i* et *e*) se trouvent dans la position après dure, leur articulation recule nécessairement, d'où les variantes phonétiques *y* et *ε* ; ainsi в ѣзбу « dans l'is-ba » *vǐzbu* (phonét. *vyzbǔ*), le dat. sg. de душа « âme » est душе *dušé* (phonét. *dǔšɛ*). Lorsqu'il arrive aux phonèmes *u*, *o* et *a* de se trouver après molle ou *j*, leur articulation ravance, ce qui fait des variantes palatalisées *ũ*, *õ* et *ã* ; p. ex. тѣтя « papa » (popul.) *t'át'a* (phonét. *t'ăt'ã*) ; тѣтя « tante (dimin.) » *t'õt'ã*, (phonét. *t'õt'ã*), etc. — Atone, le phonème moyen ne garde le timbre *ǎ* que dans la position prétonique ou à l'initiale, partout ailleurs il sonne *ə* : шуба « pelisse » *šúba* (phonét. *šubə*).

Il nous reste à dire quelques mots au sujet du *yod*.

Il ne se réalise qu'au contact d'une voyelle. Ecartons cependant l'idée des « fausses diphtongues » : *j* + *voy.* se décompose en deux phonèmes ; comp. яд *jat* « poison » et ад *at* « enfer », ярка *járka* « brebis » et árka « arche », юрок *jurók* « bobine » et урок *urók* « leçon », паѣт *paút* « taon » et поѣт *pajút* « ils chantent » ; ѣлка *jólka* « sapin » et чѣлка *č'ólka* « mèche (sur le front) », etc. — Phonologiquement parlant, il n'y a pas de diphtongues non plus : чай *č'aj* « thé » et чан *č'an* « cuveau » sont analogues ; воѣн « le guerrier » et воѣн, gén. pl. de воѣна « guerre », se prononcent tous deux *vó(j)in* ; l'orthographe вѣн serait meilleure, comp. бѣн, le gén. plur. de бѣѣня « abattoir ».

Tout comme les sonantes, *j* est étranger au jeu des sourdes et sonores. Pareillement aux molles il mouille quelque peu la consonne précédente ; fait phonétique.

Les paradigmes des substantifs à *j* thématique suivent le type dur, c.-à-d. le type-base, le *yod* n'étant pas une mouillée. Ainsi le gén. pl. de соловей *salav'éj* « rossignol » est соловьѣв *salav'jóf*, tout comme топорѡв *taparōf* de топор *tapōr* « hache »; comp. par contre фонарей *fanar'éj* de фонарь *fanar'* « lanterne ». Au point de vue phonétique, le *j* thématique, devant voyelle atone, se réduit à zéro, comp. тая́ *tája* (phonét. *táā*) « en fondant » et тая́ *tajá* « en cachant ».

Genève, mars 1944.

Serge Karcevski.

Sur la nature phonologique de la quantité

On connaît les deux thèses posées par Saussure dans son *Cours de linguistique générale*¹ (p. 100 ss.) : 1° « Le signe linguistique est arbitraire », 2° « Le signifiant ... *représente une étendue* » et « *cette étendue est mesurable dans une seule dimension : c'est une ligne* ».

Quand on sait tous les débats auxquels la première de ces thèses a donné carrière, on s'étonne de l'accord tacite relatif qui semble régner sur la seconde. Celle-ci me semble pourtant susciter le doute encore plus immédiatement que celle-là, et c'est à elle que je veux m'arrêter ici.

Il s'agit d'abord de bien établir ce que Saussure a voulu dire — dans son *Cours* qu'il n'a pas écrit lui-même, mais qui a été, comme on sait, composé à l'aide de notes d'élèves, c'est un besoin qu'on ressent à plus d'un endroit. Certains saussuriens, qui ont été, d'une manière ou d'une autre, amenés à s'éloigner sur ce point de leur maître, pensent que celui-ci n'a vu dans ces termes d'« étendue », de « dimension », de « ligne », etc... que des expressions figurées, des images, et que c'est autre chose qu'il a voulu dire. Rien dans le texte (p. 103) n'autorise cependant cette manière de voir : aucun « comme », aucun « pour ainsi dire », mais au contraire cet exposé aussi peu équivoque que possible : « les signifiants acoustiques ne disposent que de la ligne du temps; leurs éléments se présentent l'un

¹ Cité d'après la 3^e édition, Paris 1931.

après l'autre; ils forment une chaîne. Ce caractère apparaît immédiatement dès qu'on les représente par l'écriture et qu'on substitue la ligne spatiale des signes graphiques à la succession dans le temps. » Je pose donc comme point de départ que Saussure a bien pris à la lettre les expressions qu'il emploie. Maintenant on remarquera que, tandis que c'est du *signe* qu'il parle quand il dit que celui-ci est arbitraire, c'est le terme de *signifiant* qu'il emploie dans sa seconde thèse. Qu'entend-il par ce terme ? — Certes, il lui arrive de l'employer dans un sens purement objectif (cf. p. 100 : « Ainsi l'idée de « sœur » n'est liée par aucun rapport intérieur avec la suite de sons² s-ô-r qui lui sert de signifiant »), mais en général il l'emploie dans le sens qui ressort de la définition qu'il en donne lui-même, savoir que le signifiant est une « *image acoustique* » (p. 99), qui « *n'est pas le son matériel*³, chose purement physique, mais l'empreinte psychique de ce son, la représentation que nous en donne le témoignage de nos sens » (p. 98). Comme il me semble invraisemblable que Saussure ait pu réunir, dans un chapitre intitulé « Nature du *signe*⁴ linguistique », et rapprocher en deux définitions parallèles des choses aussi différentes que *signe* et *suite de sons*, je conclus que c'est bien dans le sens par lui-même défini qu'il emploie ici le mot *signifiant*.

Or, il est évident que cette thèse ne tient pas. En effet, ce qui est situé dans le temps et y occupe une étendue mesurable, c'est le bruit, le son, non le signifiant, qui est de nature psychique. Une suite de sons ne devient un signifiant qu'à l'instant où on lui reconnaît une valeur significative. Or cette reconnaissance a lieu en dehors du temps. L'émission d'un son ou d'une série de sons peut durer le temps qu'on voudra, et un laps de temps tout à fait indifférent peut être pris encore par les processus qui dans mon cerveau amènent l'excitation produite par ces sons à être reconnue comme identique à la trace laissée dans celui-ci par une excitation analogue dans le passé,

² C'est moi qui souligne.

³ , id. ,

⁴ , id. ,

le phénomène de reconnaissance lui-même est instantané. Et la chose reconnue elle-même n'est pas située dans le temps, car c'est une *valeur*. « Das Sprachgebilde (« la langue ») ist an und für sich zeitlos » (Troubetzkoy⁵). Ce même point de vue a été succinctement mais catégoriquement énoncé par M. Henri Frei qui, dans sa *Grammaire des fautes* (p. 30), écrit au sujet du concept de statique linguistique : « notre définition du statique et de l'évolutif dérive d'une interprétation uniquement *psychique* de ces faits, qu'il ne faut pas confondre avec la simultanéité et la succession proprement dites, qui sont des notions *physiques*. Car au point de vue physique tout fait linguistique — une phrase, un mot, un simple phonème — se déroule dans le temps : la statique linguistique n'a rien de commun avec la simultanéité physique. Dans ce sens, on pourrait donc appeler la statique un *mode* de l'esprit, c.-à-d. une manière de concevoir les phénomènes, puisque *l'esprit ne semble pouvoir saisir qu'en les immobilisant les faits qui physiquement se déroulent dans le temps* ⁶. »

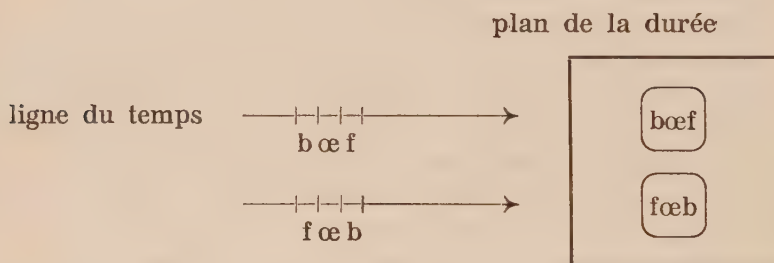
Qu'on se rappelle ici les quatre coups de l'horloge de Bergson⁷. Je saisis un mot de la même façon que je saisis les quatre coups de l'horloge que je n'ai pas comptés mais entendus sans m'en rendre compte : comme une qualité et non comme une quantité. Le cadre de cette perception, nous en savons le nom : c'est la *durée*. En effet, quand j'entends un mot de ma langue, je n'en compte ni n'en sépare les uns des autres les différents composants, mais ces différents composants — qui eux, en tant que sons, se succèdent dans le temps (ou plutôt y sont placés par notre réflexion tout envahie d'espace) — font sur mon esprit une impression qualitative. On pourrait aussi comparer

⁵ *Die Quantität als phonologisches Problem*, Actes du quatrième congrès international de linguistes (1936), p. 117 ss.; même auteur : *Die phonologischen Grundlagen der sogenannten Quantität*, Scritti in onore di Alfredo Trombetti, p. 173. Ces deux mémoires, dont le dernier n'est qu'une espèce de deuxième édition (à peine) retouchée (augmentée) du premier, sont cités dans ce qui suit comme *Actes*, respectivement *Scritti*.

⁶ C'est moi qui souligne.

⁷ *Essai sur les données immédiates de la conscience*, 7^e édition, p. 96.

le mot et tout ensemble de signifiants aux mélodies si souvent invoquées par Bergson : les éléments se compénètrent, existent pour ainsi dire l'un dans l'autre et sont — répétons-le encore une fois — saisis par l'esprit comme des qualités, en dehors du temps. Ceci a la plus grande répercussion. De même que la mélodie, saisie en dehors du temps, ne peut cependant être jouée à l'envers pour rester la même mélodie ou rester tout simplement une mélodie, le mot, qualité, ne peut être cependant prononcé à l'envers. Pourquoi ? — Parce que la durée, de nature qualitative, n'est — pour employer une expression où je prierai mon lecteur de ne pas voir autre chose qu'une image — qu'une projection, sur un autre plan, du temps, qui est une quantité⁸. Une modification sur la ligne du temps est immédiatement traduite par une modification correspondante sur ce plan. La chose peut être symbolisée par le schéma suivant :



Il ne faudrait pas maintenant prendre la ligne du temps et sa projection sur le plan de la durée pour des réalités en soi ; ce ne sont — et là il n'est pas sûr que je ne me sépare pas de Bergson — que deux moyens de prendre connaissance d'une même réalité. Ce qu'est, en soi, cette réalité, le moins qu'on

⁸ Selon Bergson — dont je partage ici pleinement l'avis —, c'est au contraire le temps qui est une projection dans l'espace de la durée ; mais cela ne change rien à mon raisonnement. En effet, Bergson ne peut enlever à la durée son caractère de succession, donc d'ordre ; et quand on projette cette durée dans l'espace, on obtient une ligne du temps où les faits se succèdent dans le même ordre (la seule différence est qu'ils se compénètrent dans la durée alors qu'ils sont extérieurs l'un à l'autre dans le temps). J'emploie l'image inverse uniquement pour simplifier l'exposé.

puisse dire est qu'au stade présent de l'évolution de notre esprit nous ne pouvons rien en savoir avec certitude.

On pourrait comparer l'opération de l'esprit dont il vient d'être question avec celle de la lecture chez le lecteur entraîné. Celui-ci ne déchiffre pas les mots lettre par lettre, syllabe par syllabe, mas il les saisit d'un seul coup d'œil, en fixant simultanément son attention sur les signes et groupes de signes qui confèrent à chacun son caractère propre.

Tout ce qui vient d'être dit ici des mots est évidemment applicable aux sons qui les constituent. D'abord nous trouvons dans toutes les langues — ou à peu près — des mots qui sont formés d'un seul son : fr. *eau*, *eux*, *un*, *an*; suéd. *å*, *ö*; etc. . . Or, quand nous entendons ces mots, nous ne divisons pas leurs sons en les petites unités matérielles qui les constituent, ondes et portions d'ondes. Et quand j'entends les sons d'un mot plus long, je ne perçois chacun que comme le porteur d'une valeur distinctive, c'est-à-dire une qualité, et cette qualité vient prendre place dans l'image globale du mot et n'a d'existence qu'en lui.

La quantité d'un son est perçue par l'auditeur et sentie par le sujet parlant comme est conçu le nombre en général par le primitif. Dans un chapitre captivant sur « Les qualités numériques », dans *Le rythme du progrès*, M. Louis Weber constate combien « la notion de collection numérique se montre d'abord étroitement liée à la nature des objets qui composent la collection ». Chez le primitif, « le nombre ne se différencie pas de ce qui est nommé »⁹ (p. 214)¹⁰. La quantité d'un son, surtout porteur de signification, est, moins qu'aucune autre peut-être, donnée immédiatement dans la perception; on pourrait dire, en retournant une expression de Louis Weber (*l. c.*), que c'est une *quantité qualitative*. Les philosophes ne sont-ils d'ailleurs pas de plus en plus enclins à considérer la quantité comme une catégorie secondaire par rapport à la qualité ? Cf. F. Mentré,

⁹ C'est moi qui souligne.

¹⁰ Cf. aussi Lévy-Bruhl (souvent cité par L. Weber), *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, ch. V, surtout p. 219 ss.

dans une note à l'article *Qualité* dans le *Vocabulaire de la philosophie* de Lalande : « La qualité est une catégorie plus fondamentale que la quantité. Selon Cournot, il ne faut pas considérer qualité et quantité comme deux attributs généraux du même ordre. Le rapport de ces deux idées est celui de l'espèce au genre : la quantité est une espèce singulière de qualité. »

Voici donc qui résout les problèmes de l'ordre et de la quantité des sons, problèmes qui ont tant tourmenté Troubetzkoy¹¹ et avec lesquels se débattent encore tous les phonologues. La chronologie et la quantité des sons n'ont pas de place, comme telles, dans la linguistique structurale. Mais bornons-nous ici à la quantité. Ce qui sépare le finnois *tuuli* ('vent') de *tuli* ('feu'), *talon* ('maison', gén.-acc.) de *taloon* ('id.', illatif), ce n'est pas la longueur du *u*, respectivement du *o*, comme telle, c'est la qualité, différente de celle de *u*, *o*, qu'acquière *u* et *o* grâce à leur longueur. De même pour les consonnes. La différence entre isl. *kát* ('gaie', f.) et *kátt* ('gai', n.), avant la réduction de quantité des voyelles longues devant consonnes longues et le développement de l'aspiration que l'on a maintenant dans le groupe *-tt*, a dû être de nature purement qualitative, *durative*. De même en hongrois : cf. *éget* ('il brûle') : *égett* ('(le) brûlé'), *kel* ('il se dresse') : *kell* ('il faut'), etc...¹².

¹¹ Cf. note 5.

¹² C'est à dessein que je réduis mes exemples au cas d'opposition entre consonne brève et consonne longue. Étudier les géménées sous le rapport de la durée, comme le fait Troubetzkoy, est, d'un point de vue phonologique, inadmissible. L'opposition entre *a/ta* (ou *at/a*) et *at/ta* ou, pour prendre un exemple concret, lapon norv. *guole* ('poisson' gén.-acc.) : *guolle* ('id.', nom.) est la même qu'entre *tat* et *ta/at* (hiatus, cf. fr. *Il va à Arles* ou, dans le même mot, *Ahasvérus*, *maharadja*, *créé*, etc...), où il ne vient à l'idée de personne de parler de voyelles longues. Cf. Troubetzkoy (*Actes*, p. 120) : « Der Gegensatz zwischen geminierten und ungeminierten Konsonanten ist ja offenbar nichts anderes, als ein Gegensatz zwischen zweiteiligen und einteiligen Phonemen » (donc comme l'opposition entre voyelle à deux et voyelle à une more!). Il en va en partie de même d'oppositions comme géménées brèves : géménées longues (Troubetzkoy : « leichte geminierte und schwere geminierte » (*Scritti*, p. 171)) en lapon : l'opposition *čəkkā*

Il ne faut donc pas considérer la longueur d'un son sous son aspect linéaire divisible en longueurs plus petites, mais sous celui de sa totalité indivisible, ou, pour symboliser la chose par un schéma, la considérer du point A et non du point B :



On s'apercevra que nous rencontrons ici la « Gestaltpsychologie », pour qui le tout est aussi avant les parties et *de nature différente de la somme de celles-ci*.

On voit aussi le sens profond que prend le terme de « durée », employé souvent par les linguistes comme synonyme de « quantité ». Mais il est évident que ce mot ne garde ce sens que lorsqu'on parle des phonèmes; pour les sons, il faut s'en tenir au terme de quantité. Parler de la durée d'un son, ou de la quantité d'un phonème, est contradictoire. Il n'est pas impossible d'ailleurs qu'une partie des difficultés auxquelles les linguistes se heurtent quand ils essaient d'analyser la catégorie de quantité linguistique provient justement du manque de termes adéquats pour désigner les deux catégories que je viens d'essayer de distinguer. Ils sont trahis par le langage, qui est tout plein d'images empruntées à l'espace.

Pour en venir maintenant à ces difficultés, et voir combien sont inutiles les tentatives faites par certains linguistes pour

(‘sommet’, gén.-acc.): *čōk kâ* (‘id.’, nom.) est comparable à une opposition *ta/at:tā/āt*, c'est-à-dire opposition de deux groupes de deux sons de longueur différente (à laquelle vient s'ajouter, du moins pour les consonnes — mais comme caractère secondaire —, une différence d'intensité). Cette élimination des géminées explique le nombre restreint de mes exemples. Dans la plupart des langues, — en tout cas de celles dont je peux parler avec quelque compétence —, l'opposition consonne brève : consonne longue *a*, dans les cas où elle a existé autrefois, été remplacée, à l'intérieur du mot, par une opposition consonne simple : consonne géminée (ou par une différence de coupe syllabique) + une opposition quantitative (durative) entre les voyelles précédentes, à la fin du mot par une simple opposition durative entre les voyelles précédentes (ainsi dans les langues germaniques).

éliminer du système de la langue ce qu'ils appellent la « quantité » et combien aussi sont fausses certaines des solutions qui ont été proposées à ce problème qui n'en est pas un, je rappellerai les deux mémoires déjà cités de Troubetzkoy. Ses efforts pour exclure le temps des catégories phonologiques sont caractéristiques. Il commence par considérer les sons brefs comme des points, donc comme des réalisations privées de durée. Les sons longs se distinguent alors des brefs par leur simple faculté d'être allongés (« Dehnungsfähigkeit ») (*Scritti*, p. 158 s.)¹³. Ensuite il se demande quelles sont « *die Eigenschaften, die das eine Phonem dehnungsfähig, das andere dagegen der Dehnung unfähig machen* ». Mais c'est là que les choses se compliquent. Troubetzkoy déclare qu'il est impossible de donner la même réponse pour toutes les langues. Après une analyse des différents systèmes de quantité, il arrive à ce résultat que, pour les voyelles, la longueur est une expression 1° soit de son intensité (« Stärke »); 2° soit de son caractère composé (« Mehrteiligkeit »), de son plus ou moins grand nombre de *mores*; 3° soit enfin de son émission pleine, non entravée (« voll », « ungehindert »). Pour ce qui est des consonnes, elle peut être l'expression d'un des deux premiers cas.

Comme nous avons vu qu'on ne saurait conserver la catégorie de longueur pour la définition des consonnes géminées et que ce sont les seules qui relèvent du cas 2, le nombre des « propriétés » premières dont la longueur serait une expression se trouve ainsi, pour les consonnes, — par lesquelles nous commencerons notre critique —, réduit au seul cas 1. Les consonnes longues ne seraient donc autre chose que des consonnes fortes, leur quantité ne serait qu'une expression de leur intensité, de leur *force*. Autant il est vraisemblable que la force est un caractère qui accompagne normalement la longueur des consonnes, —

¹³ Le raisonnement suivant dans *Actes* (p. 117) me semble plus spirituel que convaincant : « ... kann die Länge nur als eine Ueberschreitung der Kürze erfasst werden, und da die Dauer der Kürze vom phonologischen Standpunkt überhaupt gar nicht existiert — so wäre die Länge nur die Ueberschreitung einer nichtexistierenden Grösse, was offenbar widersinnig wäre. » Il a été supprimé dans *Scritti*.

c'est ainsi que je considère les développements islandais comme $ll > dl$ à la finale comme dus à un renforcement d'intensité —, autant il est clair que ce caractère est secondaire et non primaire : les consonnes longues sont fortes parce qu'elles sont longues et non longues parce qu'elles sont fortes. Sinon on ne comprendrait pas pourquoi les fortes n'apparaissent pas automatiquement comme des longues : par ex. fr. (langue où c'est l'intensité des consonnes qui est leur caractère pertinent, cf. Bertil Malmberg, *Le système consonantique du français moderne*, p. 10 ss. en particulier p. 18.) [tê:t] (*teinte*):[dê:d] (*dinde*) ! Encore si Troubetzkoy avait précisé qu'il fallait concevoir ces différences d'intensité comme des différences qualitatives, il n'y aurait que demi mal. Mais il est évident qu'il les considère comme des différences de quantité ; cf. ses expressions de « stark ~ schwach », « schwer ~ leicht » (*Scritti*, p. 171). Cela à l'encontre de tout ce qui, depuis Bergson (cf. *o. c.*, ch. 1), peut être considéré comme acquis au sujet du problème de l'intensité. Or, on ne voit vraiment pas ce qu'on gagne à exclure de la phonologie la notion de temps mathématique pour y introduire à la place celle d'intensité plus ou moins grande. C'est chasser la quantité par la porte pour la reprendre par la fenêtre. Les consonnes longues sont bien longues, mais leur longueur n'est pas une quantité mais une qualité.

Pour ce qui est des voyelles, l'interprétation de Troubetzkoy est, si possible, encore moins admissible. Tous les nouveaux caractères établis par ce savant sont nettement secondaires. En effet, si la longueur de certaines voyelles n'était qu'une expression de leur intensité, pourquoi toutes les voyelles « intenses » ne seraient-elles pas longues ? Sa différence entre émission pleine et émission coupée (« (scharf)geschnitten ») est aussi excessivement superficielle. Quant aux voyelles longues selon le cas 2, on les conçoit mal comme autre chose que *deux* (ou *trois*) phonèmes (unités pertinentes indivisibles) (cf. *Scritti*, p. 164 : « Dabei darf ... unter « More » nicht eine Zeitmessungs-

einheit verstanden werden, sondern nur ein weiter nicht zerlegbarer phonologischer Bestandteil des Silbenträgers »). Enfin, pour en revenir au cas 1, on ne voit, pas plus ici que pour les consonnes, l'intérêt qu'il y a à remplacer une quantité par une autre.

* * *

Que penser maintenant, avant de conclure, de la tendance si répandue dans les langues les plus diverses de doubler la quantité des sons (ou la durée des phonèmes) d'une nuance qualitative distinguant les sons longs des brefs : suéd. [kal] (*kall* 'froid') : [ka:l] (*kal* 'nu'), [lœn] (*lönn* 'érable') : [lø:n] (*lön* 'salaire'), etc. . . ? — Je n'y vois pour ma part qu'un besoin de rendre plus sensible — en y ajoutant une différence qualitative du même ordre que celle qui distingue des phonèmes d'articulations différentes (*a* et *o*, *u* et *y*, etc. . .) — la différence déjà qualitative en soi qui sépare sons brefs et sons longs. Mais ce besoin est un luxe superflu. Beaucoup de langues en effet ne le ressentent pas, et chez celles qui l'ont satisfait, c'est malgré tout la durée qui est restée pertinente. Mieux vaudrait en suédois prononcer [kal] que [ka:l], si je voulais déformer, tout en restant compris, la prononciation du mot *kall*, et [lœn] est plus compréhensible que [lø:n] comme prononciation de *lönn*. Il y a beaucoup de dialectes suédois qui ont [a] comme bref et où le mot *kall*, par ex., ne se distingue de *kal* que par la durée du [a].

* * *

Toutes les inconséquences de Troubetzkoy — ici comme ailleurs — relèvent au fond de ce qu'il essaie de construire son système phonologique sur les données de la phonétique, dont il n'est jamais arrivé à s'abstraire pleinement. Si on étudie la langue comme un simple système de valeurs, on est obligé de

reconnaître à la « quantité » des phonèmes une valeur fonctionnelle, seulement cette « quantité » est une qualité. C'est, répétons-le une dernière fois, une *durée*, et elle est placée, en tant que telle, en dehors du temps, c'est-à-dire, au fond, de l'espace.

On peut justement s'étonner que Saussure, qui a tant senti la langue comme un système de valeurs, n'ait pas été amené à tirer les conclusions qui découlent de cette vue¹⁴.

Lund, janvier 1944.

Pierre Naert.

¹⁴ M. Bertil Malmberg, qui prépare une étude générale sur la quantité, a adopté les conclusions qui viennent d'être exposées. On trouvera dans son ouvrage une analyse détaillée de certaines questions que je n'ai pu ici qu'indiquer.

Je reçois, au moment où je corrige les épreuves de cet article, le petit livre de M. Louis Michel, *La Phonologie*, Langues Vivantes N° 2, Bruxelles, M. Didier. Au chapitre V (p. 41 ss.), M. Michel soutient, sur la durée phonologique, une thèse identique à la mienne. [N. d. c.]

III. PUBLICATIONS

PRÉSENTÉES EN SÉANCE¹

(de novembre 1941 à novembre 1943)

Acta Linguistica, vol. II/1940-41, fasc. 2. Copenhague, E. Munksgaard.

A lire : B. Terracini, *L'héritage de la méthode comparative* (fin); E. Buyssens, *La nature du signe linguistique*; L. Hjelmslev, nécrologie de N. van Wijk; id. compte rendu de L. H. Gray, *Foundations of Language*.

— fasc. 3.

H. Frei, *Un système chinois des aspects*; A. Sechehaye, Ch. Bally, H. Frei, *Pour l'arbitraire du signe*, déclaration rédigée à la suite d'une décision prise par le Comité de la Société genevoise de linguistique pour répondre aux attaques de Pichon et de M. Benveniste.

— fasc. 4.

P. Naert, *Réflexions sur le caractère du mot dans les langues anciennes et dans les langues modernes* (à propos de Meillet, *Le caractère concret du mot* : *Lingu. histor et lingu. générale*, II, 9 sv.). Par le fait qu'il ignore la distinction de la langue et de la parole, M. Naert n'a pas saisi le fond du problème : au point de vue de la langue, il y a bien un mot unique *fenêtre* (en transcription phonologique : *fənetrə*) dans le français d'aujourd'hui, même si cette valeur abstraite se réalise dans la parole sous les formes les plus diverses : *fənetrə*, *fənētr*, *fnētr*, *fnet*, etc. L'article de M. C. Høeg, *A propos d'un livre récent sur les noms verbaux en grec ancien*, est une critique de la thèse de M. Jens Holt, *Les noms d'action en -σις (-τις)*, Aarhus 1940. Cf., à la suite, la réponse de ce dernier : *Remarques supplémentaires sur les noms d'action en grec ancien*. B. Malmberg, *Observations sur le système vocalique du français*, est un essai de mise au point des travaux antérieurs (Gougenheim, Martinet, Sommerfelt, etc.).

¹ Les auteurs des comptes rendus en sont seuls responsables.

— Vol. III/1942-43, fasc. 1.

J. Holt, nécrologie de *Viggo Brondal*; J. Lohmann, *Karl Bühlers « Drittes Axiom »* (discute la combinaison faite par ce dernier de l'opposition *langue/parole* de Saussure avec l'opposition *ergon/energeia* de Humboldt); E. Buyssens, *De l'abstrait et du concret dans les faits linguistiques : la parole — le discours — la langue*; W. Borgeaud, W. Bröcker, J. Lohmann, *De la nature du signe* (Les auteurs écrivent en note, p. 24 : « Les thèses suivantes étaient destinées aux *Cahiers Ferdinand de Saussure* de Genève, où elles n'ont pas pu paraître, pour des raisons qu'on ne peut pas expliquer ici ». Le lecteur de cette étude qui nous fait penser à l'époque idyllique du contrat social de Rousseau, apercevra ces raisons sans qu'on les lui explique.); A. Rossetti, *Notes de phonologie* (différence entre syllabe phonétique et syllabe phonologique; inexistence des semi-voyelles en phonologie); B. Malmberg, *A propos du système phonologique de l'italien*; id. *Bemerkungen zum quantitativen Vokalsystem im modernen Französisch*. Je constate qu'une bonne partie des notices et comptes rendus qui terminent ce fascicule n'intéressent la linguistique structurale que d'assez loin.

H. F.

*

Stig ALMENBERG, *L'ellipse et l'infinitif de narration en français*.
Thèse d'Upsal. Uppsala, Lundequvist, 1942.

Etude très documentée de l'infinitif de narration (type : *Alors trompettes de sonner*), que l'auteur fait dériver, avec de bonnes raisons à l'appui, d'une ellipse du verbe *commencer* (ou *se mettre, se prendre*); ex. : *Lors commencèrent ils à assaillir de grant volenté, et ceux de dedens à eulx deffendre* (Froissart). L'obstacle principal à cette théorie, soit la préposition *de* de l'infinitif de narration actuel opposée à la préposition *à* des auxiliaires aspectifs *commencer, se mettre*, est habilement surmonté (fluctuation en ancien et moyen fr. entre *à* et *de* après ces verbes, nombreux cas de dissimilation tels que *commencer à ... et de ...*, tendance générale du français moderne à faire triompher *de* + *infinitif*). Deux critiques : les exemples cités le sont dans un ordre quelque peu arbitraire (M. Almenberg suit en général l'ordre chronologique, au lieu de se baser sur le type de ses phrases : ellipse — type intermédiaire — infinitif de narration); et surtout, son étude étant une étude historique, il s'attache trop exclusivement aux problèmes de forme et n'apporte aucune précision nouvelle sur la valeur de l'infinitif de narration; un examen plus attentif

de l'aspect sémantique et stylistique lui aurait épargné l'interprétation superficielle de certaines formes. Mais dans l'ensemble, travail consciencieux et perspicace; les études linguistiques sur une langue étrangère contiennent souvent tellement d'interprétations illusoire qu'on a plaisir à relever dans celle-ci une belle sûreté de jugement.

J. M.¹

*

American Council of Learned Societies, Bull. No. 34, March, 1942: *Conference on Non-English Speech in the United States*, 89 p. Washington, D. C., 1219 Sixteenth Str., N. W.
\$. 25

H. Kurath, *Pennsylvania German*; R.-M. S. Heffner, *German Settlements in Wisconsin*; A. Senn, *Swiss Dialects in America*; E. Haugen, *Scandinavian*; G. L. Trager, *The Slavic-speaking Groups*; H. Keniston, *The Spanish in the U.S.*; T. Navarro Tomás, *The Linguistic Atlas of Spain and the Spanish of the Americas*; W. von Wartburg, *An Atlas of Louisiana French*; E. F. Haden, *French-speaking Areas of Canada*.

H. F.

*

Archiv für Vergleichende Phonetik, Bd. 4/1940, H. III/IV.
Berlin, Metten & Co.

Lautklassen und Lautklassenschrift in der Phonometrie, par M. S. Bergsveinsson, qui entend substituer à la notion trubetzkoyenne du phonème, qu'il critique, celle des classes de sons; B. Malmberg, *Les langues romanes*, revue de travaux de phonétique historique parus depuis 1935; S. Bergsveinsson, *Otto Jespersen, Zu seinem 80. Geburtstag u. seiner Selbstbiographie*; W. Hellpach, *Die phonetische Lücke in Wundt's Sprachpsychologie*.

— Bd. 5/1941, H. I.

A. Rosetti, *Remarques sur l'altération des consonnes dentales intervocaliques*: leur palatalisation ou leur cérebralisation est due à une tendance phonétique générale conditionnée par l'ouverture des voyelles environnantes et par l'impuissance du muscle lingual, en

¹ Les comptes rendus signés J. M. ont été rédigés par M. Jean Magnenat après discussion avec M. Bally.

position cacuminale (c'est-à-dire relevé perpendiculairement), rétroflexe ou palatale, de réaliser un contact solide sur la voûte palatine » ; S. Bergsveinsson, compte rendu de W. Horn, *Neue Wege der Sprachforschung*.

— H. II.

Joh. Lohmann, *Franz Bopp*.

— H. III.

S. Bergsveinsson, *Ueber die Bedeutung und die Auswertung der Satzmelodie, I. Prinzipielles* ; W. Stüben, *Zur Schallanalyse* ; E. Itkonen, *Die phonetische u. lautgeschichtliche Erforschung der finnisch-ugrischen Sprachen in den Jahren 1938-1940* (revue de travaux).

— H. IV.

S. Bergsveinsson, *Ueber die Bedeutung und die Auswertung der Satzmelodie, II. Spezielles* (examen, sur un texte parlé islandais, des principes phonométriques définis sous I) ; Eli Fischer-Jørgensen, *Phonologie, Bericht über Arbeiten in den germanischen und romanischen Sprachen* (longue revue de travaux d'intérêt général, classés d'après les problèmes dont ils traitent).

— Bd. 6/1942, H. I.

P. Menzerath, *Die Polyrhythmie des französischen Verses* ; M. Vasmer, *Hugo Schuchardt, zu seinem 100. Geburtstag* ; compte rendu de P. Menzerath, *Der Diphthong*, par J. Forchhammer.

— H. II.

Sveinn Bergsveinsson, *Wie alt ist die « phonologische Opposition » in sprachwissenschaftlicher Anwendung ?* ; B. Trnka, *Die Phonologie in čechisch und slovakisch geschriebenen sprachwissenschaftlichen Arbeiten*.

— H. III.

P. Menzerath, *Gedanken über Kern- und Wendepunkte in der Phonetik* (à propos de J. Forchhammer, *Die Sprachlaute in Wort und Bild*) ; V. Polák, *Bemerkungen zum phonologischen System des Irischen* (caractère singulier de ce système en comparaison avec celui des langues voisines, notamment de l'anglais ; ses rapports avec la struc-

ture phonologique des langues du Caucase et d'autres langues non indo-européennes); M. Vasmer, *Vilhelm Thomsen, zu seinem 100. Geburtstag*.

— H. IV. Nouvel éditeur : Karl Ohm, Berlin SW 61.

W. Blechmann, *Zur Erfassung des Rhythmus in französischer Poesie*; J. Forchhammer, *Der dänische « Stoss »*; D. Westermann, *Die Frage im Ewe* (rectification des idées émises par M. Ed. Hermann, *Probleme der Frage*, sur le rôle de l'intonation interrogative dans cette langue).

H. F.



Charles BALLY, *L'arbitraire du signe, valeur et signification* : le français moderne, juillet 1940, p. 193-206.

Répond aux critiques émises par Pichon et par M. Benveniste contre le principe de l'arbitraire du signe et met au clair un point de la terminologie saussurienne : l'opposition de la valeur ou signifié, qui relève de la langue, et de la signification, qui appartient à la parole.

H. F.



Charles BALLY, *Sur la motivation des signes linguistiques*. Bulletin de la Société de linguistique de Paris, t. XLI, fasc. 1 (N° 121), 1940, p. 75-88.

Cette étude, qui reproduit, avec quelques variantes, un chapitre inédit de *Linguistique générale et linguistique française*², développe la théorie saussurienne de la motivation des signes : 1. en insistant sur la motivation par le signifiant (sons, accent, mélodie), que F. de Saussure ignorait; 2. en posant une motivation implicite, qui a lieu quand un mot simple (p. ex. *jument*) évoque spontanément un rapport syntagmatique entre deux notions (*femelle-cheval*). Des exemples comme *du* (cf. *de le*) et *au* (cf. *à le*) me paraîtraient plus convainquants, parce que plus proches des associations linguistiques réelles, que celui de *jument*, qui est tiré du lexique et qui s'appuie davantage sur la réflexion logique.

H. F.



Samuel BAUD-BOVY, *Impératif et aspect en grec moderne*. Revue des études grecques, t. LII, 1939, 589-594.

Considère comme une brèche ouverte dans le système des aspects le fait qu'une grande quantité d'impératifs présents en -α peuvent se rapporter à une action momentanée.

H. F.



Sveinn BERGSVEINSSON, *Grundfragen der isländischen Satzphonetik*. Phonometrische Forschungen, Reihe A, Bd. 2. Copenhagen, E. Munksgaard, Kr. 15.—; Berlin, Metten & Co., RM 10.—; 1941, 210 p.

Après une introduction sur les théories et les méthodes de la phonétique, l'auteur examine successivement : l'enquête et la transcription, la syllabe, la quantité, la mélodie, l'accent, les corrélations. Son point de vue, qui est celui de la phonométrie, s'écarte de la phonétique expérimentale, mais sans se confondre avec la phonologie. L'intérêt principal suscité est de faire ressortir les difficultés auxquelles s'achoppe cette dernière dès qu'elle n'opère plus avec des oppositions de mots isolés de leur contexte. M. Bergsveinsson considère son travail comme un premier exposé des principes d'une phonétique générale de la phrase, vérifiés d'abord sur sa langue maternelle. Les matériaux, prononcés par lui-même et enregistrés sur disque, ont été empruntés, les uns au style de l'exposé public (« Vortragsstil »), les autres à celui de la langue familière (« Gesprächsstil »).

H. F.



Willy BORGEAUD, *Les Illyriens en Grèce et en Italie. Etude linguistique et mythologique*. Thèse de Genève, 1943. Genève, Georg, 1943, 150 p. Fr. 6.—

L'illyrien de l'auteur, disciple de M. J. Bonfante et de M. F. Altheim, est un résidu; il comprend ce qui, tout en étant indo-européen, n'appartient à aucune autre langue indo-européenne connue. Mais c'est en vain qu'on cherchera dans cette thèse des critères assez sûrs et nombreux qui permettraient de délimiter avec précision : 1. ce qui est indo-européen et ce qui ne l'est pas; 2. ce qui est illyrien et ce qui appartient à d'autres langues indo-européennes non connues.

H. F.



Viggo BRØNDAL, *Essais de linguistique générale*. Publiés avec une bibliographie des œuvres de l'auteur [et un portrait]. Copenhague, E. Munksgaard, 1943. XII-172 p. in-8, cour. 12.—.

Je rends compte de cet ouvrage dans la *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 64, 1944, 148-153.

H. F.

Buletinul Institutului de Filologie Română « Alexandru Philippide », Iași, vol. VII-VIII, 1940-41, 426 p.

Article principal : I. Iordan, *Stilistică morfologică* (p. 1-148). Il s'agit d'une partie du cours *Stilistică limbii române* que l'auteur fit à la Faculté des Lettres de Iași en 1939-40. Dans une note préliminaire, M. Iorgu Iordan nous dit qu'il attribue au mot *stilistică* le sens que lui ont déjà donné et M. Ch. Bally et M. Leo Spitzer, c. à d. « fenomene lingvistice produse ale afectului și fantaziei subiectului vorbitor ». Il montre ensuite pourquoi les faits de morphologie qui revêtent un caractère stylistique sont moins fréquents que ceux qui relèvent de la phonétique ou de la syntaxe, puis il groupe ces mêmes faits d'après l'espèce des mots quand ils appartiennent à la morphologie pure, d'après le procédé de formation quand il étudie les préfixes et les suffixes.

J. M. Arago.

— vol. IX, 1942, 248 p.

H. Mihăescu, *Operă naturală sau convenție omenească ?*; Eug. Seidel, *Versuch einer allgemeinen Sprachtypologie* (examen de trois sortes de parenté : génétique, structurale et culturelle, la préférence étant accordée à cette dernière, illustrée par des exemples tels que le futur des langues modernes formé avec « vouloir », leur caractère de plus en plus nominal, le choix de mêmes images dans la phraseologie, etc.); Ingeborg Seidel-Slotty, *Bemerkungen zur Struktur der rumänischen Sprache* (contraste entre la langue cultivée et le parler populaire; dans ce dernier, entre la richesse des désignations d'êtres et de choses et la pauvreté du vocabulaire abstrait, entre le sens des couleurs, qui est très développé, et celui de la forme, resté en retard).

H. F.

Bulletin de la Société de linguistique de Paris, t. XLI, 2 (N° 122), p. 129-221.

Article *Sur le relatif futur en touareg ahaggar* (G. Marcy), *Sur un des noms du « sac de cuir »* (J. Vendryes), sur le tokharien (J. Duchesne-Guillemin, A. J. van Windekens) et sur la grammaire védique (L. Renou).

— 3 (N° 123), 87 p.

Comptes rendus de 62 publications.

H. F.

Bulletin Linguistique publié par A. Rosetti. Copenhague, E. Munksgaard, cour. 8.—; Bucarest, Institut de linguistique roumaine. VIII, 1940.

Eug. Seidel, *Zu den Funktionen des Artikels* (exemples roumains, français, anglais, allemands et tchèques); Ingeborg Seidel-Slotty, « *Hypertrophie* » der *Pronomina im Rumänischen*; C. Racovița, *Sur le genre personnel en roumain* (tendance à créer un genre qui marque la séparation de l'homme des autres êtres animés); E. Seidel, *Ueber die « Gelenkspartikel » im Rumänischen* (à propos de la théorie de E. Gamillscheg et de sa critique par E. Lerch). — Sous la même couverture, les procès-verbaux des séances de la Société roumaine de linguistique (1940).

— IX, 1941.

E. Seidel, *Aufgaben und Methoden der etymologischen Forschung*; G. Straka, *Voyelle et consonne*; Seidel-Slotty, *Etymologische Formeln und Figuren im Rumänischen*; E. Seidel, *Romanisches « Völkertum » sprachwissenschaftlich gesehen* (à propos des idées de E. Glässer); E. Seidel, *Der gegenwärtige Stand der rumänischen und allgemeinen Artikelprobleme*. — Procès-verbaux des séances de la Société roumaine de linguistique (1940-41).

— X, 1942.

G. Straka, *Notes sur la vocalisation de l'i*; I. Iordan, *Etymologies populaires* (ex. roumains); I. Seidel-Slotty, *Ueber die Sprache der Höflichkeit*; E. Seidel, *Linguistische Beobachtungen in der Ukraine* (contacts entre le moldave et le russe ou l'ukrainien; remarques sur

les notions de bilinguisme et de langue maternelle). — Procès-verbaux des séances de la Société roumaine de linguistique (1941-42).

H. F.



E. BUYSENS, *Du caractère sociologique du nom propre*. Revue de l'Institut de Sociologie, 16, N° 4, 3 p. Université libre de Bruxelles, Institut de Sociologie Solvay, 1936.

C'est par son caractère sociologique que le nom propre se distingue du nom commun.

H. F.



E. BUYSENS, *Syntaxes et Rapports sociaux*. Revue de l'Institut de Sociologie, 18, N° 3, 9 p. Université libre de Bruxelles, Institut de Sociologie Solvay, 1938.

Préconise une « étude approfondie des variations syntaxiques en rapport avec les modalités de la vie ».

H. F.



Björn COLLINDER, *Indo-uralische Nachlese*. Språkvetenskapliga Sällskapets i Uppsala Förhandlingar 1943-45, p. 1-6.

L'auteur répond à diverses critiques émises au sujet de son ouvrage *Indo-uralesches Sprachgut* (Upsal 1934).

H. F.



Björn COLLINDER, *Ein indoeuropäisches Wohllautgesetz, Vorläufige Mitteilung*. Språkvetenskapliga Sällskapets i Uppsala Förhandlingar 1943-45, p. 7-18.

A propos de l'alternance *i/u* dans les trois familles irrégulières représentées par sk. *-sthivati* « il crache » (cf. *aṣṭhaviṣam* « je crachais »), *siṇvyati* « il coud » (cf. *sūtra-* « fil »), *dyauḥ* « ciel » (cf. *deva-* « dieu »), l'auteur pose la règle suivante : l'indo-européen n'admettrait pas de triphongue (ici *-eyw-*) en position préconsonantique. Cette règle hypothétique, même si elle ne trouve pas de preuve décisive, permet une explication beaucoup plus simple (et plus claire) des aberrances en question que la théorie correspondante de Hirt, généralement admise.

J. M.

- I. COTEAU, *Prima listă a numelor românești de plante*. Société roumaine de linguistique. Série II. Etudes, 1. Bucarest, Institut de linguistique roumaine, 1942, 37 p. Lei 80.

Noms de quelque 600 plantes catalogués par familles botaniques, en latin, hongrois et roumain. H. F.

*

- Albert DEBRUNNER, **anteros - *alios : ein indogermanischer Lautwandel?* Revue des études indo-européennes 3, 1943, 5-16. Cernauți.

Etude claire et minutieuse du couple de mots signifiant «l'autre» (de deux — de plusieurs) : scr. *antara-/anya-*, gr. *ἄτερος/ἄλλος*, lat. *alter/alius*, got. *anþar/aljis*, etc. La fluctuation entre -n- et -l- constitue le centre du problème. M. Debrunner renonce à poser deux racines **an-* et **al-*, la seconde n'ayant aucun point d'appui, mais part de la seule racine **an-* (cf. gr. *ἄν*, lat. *an*, impliquant tous deux l'idée d'une éventualité, d'un choix) pour aboutir à l'hypothèse que le groupe **-ny-* dans **anyos* a passé, dès l'indo-européen commun, à **-ly-*. L'auteur ne se dissimule pas la fragilité de son argumentation, mais son étude, même sans forcer la conviction, est doublement remarquable : jamais l'examen morphologique ne fait perdre de vue le problème sémantique (souvent négligé par les comparatistes), et jamais M. Debrunner ne passe sous silence les objections possibles. Bel exemple de clarté et d'objectivité scientifique.

J. M.

*

- Pompeu FABRA, *Grammaire catalane*. Préface de Mario Roques, professeur au Collège de France, membre de l'Institut. Collection Catalonia. Les Belles-Lettres. Paris 1941. X et 132 p.

Dès l'époque déjà lointaine à laquelle il enseignait à l'Ecole d'ingénieurs industriels, l'auteur consacra ses loisirs à l'étude de la langue et de la littérature catalanes. Dans la suite il devint un des principaux créateurs de la langue littéraire moderne. Une longue série de travaux scientifiques fit de lui un des spécialistes les plus écoutés du catalan. Ainsi, lors de la fondation de l'Université autonome de Catalogne en 1932, son nom s'imposa aux autorités lorsqu'elles furent appelées à pourvoir la chaire de langue catalane d'un titulaire. L'exil n'arrêta pas l'ardeur scientifique et patriotique du savant septuagénaire. Voici qu'il nous donne, cette fois en français, une grammaire

catalane à laquelle on aimerait voir succéder un recueil d'exercices!

L'ouvrage est divisé en dix chapitres auxquels font suite deux appendices. Si le chapitre I est consacré à la prononciation, celui qui est intitulé — trop modestement à notre avis — : appendice au chapitre I, donne la correspondance entre les sons français et catalans. Ce dernier est particulièrement précieux pour le philologue, car l'auteur y indique les règles de la transformation des formes latines en catalan et en français rendant ainsi le lecteur apte à retrouver lui-même la forme catalane du mot français correspondant. Les chapitres II à X traitent des formes grammaticales. La syntaxe par contre n'est pas étudiée, ce domaine dépassant évidemment le cadre d'une grammaire destinée à un public de langue française.

W. A. Liebeskind.

*

Carin FAHLIN, *Etude sur l'emploi des prépositions en, à, dans au sens local*. Upsal, Almqvist & Wiksell, 1942, IX-371 p. 12 cour.

Appliquant une méthode qui est à cheval sur l'histoire et sur la statique, Mlle Fahlin examine, à l'aide d'exemples nombreux et précis: 1) la concurrence de *in* et *ad* dans l'histoire du latin; 2) la répartition de *en*, *à* et *dans* en ancien et moyen français et dans la langue moderne et contemporaine (avec des aperçus sur l'emploi des prépositions correspondantes dans d'autres langues romanes), devant les noms communs, les noms de pays et les noms de villes, les noms des parties du corps, dans les locutions, avec ou sans article défini.

H. F.

*

P. J. GABRYS, *Parenté des langues hittite et lituanienne*. Le Mois Suisse, N° 52, 27 p. in-16. Montreux, 1943.

L'étude de M. Gabrys, le sympathique patriote lituanien, est un travail d'amateur, mais instructif, négativement, quant à l'erreur de méthode dont il est un exemple. Au lieu de commencer par la grammaire comparée 1° du lituanien et des autres langues baltiques, 2° du hittite avec d'autres langues de l'Asie mineure, l'auteur rattache directement les deux, comme si quelqu'un s'avisait de vouloir démontrer la parenté du russe et du portugais sans passer par le slave commun et l'italo-celtique. C'est ainsi d'ailleurs que se pratiquait dans les premiers temps, comme on sait, la « grammaire comparée du grec et du latin ».

H. F.

- FR. A. GAMELLI, G. SACERDOTE, *Un metodo per l'analisi statistica dell'intensità sonora del linguaggio*. Commentationes V, 9, 569-603. Cité du Vatican, 1941.

« Auctores describunt electroacusticam methodum, qua sonitum major minorve vis statistica ratione perpendi possit; eaque methodus quomodo ad physiologicum, psychologicum et phoneticum vocum studium adhiberi possit exponunt. »

*

- A. W. de GROOT, *Voyelle, consonne et syllabe*. Archives néerlandaises de phonétique expérimentale, XVII, 1941, 21-41.

La division en voyelles et en consonnes ressortit au type des oppositions binaires, qui domine la structure de toutes les langues comme le montre, par l'idiome maternel de l'auteur, le tableau des phonèmes néerlandais donné p. 22. Les voyelles sont caractérisées par l'absence, les consonnes par la présence d'une « résistance » (Trubetzkoy) ou d'un « bruit » (van Wijk). Distinctions à faire entre voyelle phonétique, voyelle phonologique et syllabème.

H. F.

*

- A. W. de GROOT, *Structural linguistics and phonetic law*. Archives néerlandaises de phonétique expérimentale, XVII, 1941, 71-106.

L'auteur distingue trois sortes de changements : A. changements de formes de mots (=lois phonétiques [diachroniques]), p. ex. le rhotacisme de *s* intervocalique en latin; B. changements de phonèmes *in abstracto* (= changements de phonèmes), p. ex. la disparition de *lat. ai, oi, ei, ou, eu* et l'apparition de *ae* et *oe*; C. changements de systèmes de phonèmes (= changements de structure), p. ex. le remplacement du système latin des diphtongues par un système différent.

H. F.

*

- A. W. de GROOT, *De Nederlandse zinsintonatie in het licht der structurele taalkunde*. De Nieuwe Taalgids, XXXVII, De Vooys-nummer, 1943, 12 p.

Dans une langue donnée, selon l'auteur, la classification des phrases et celle des intonations de phrase se recouvrent. Il croit que ces intonations sont conventionnelles et appartiennent à la langue.

Cependant, la classification qu'il propose pour le hollandais n'est pas faite d'après le signifiant, mais d'après le signifié, donc d'après les modalités de la phrase : a. *roep* (appel), b. *bewering* (assertion), c. *vrage* (question), ce qui n'est pas en faveur de sa thèse; car, dans un domaine tout voisin, celui des langues à tons syllabiques, la classification des tons se fait, en principe (c'est-à-dire dans la mesure où ils sont arbitraires), indépendamment du signifié.

H. F.

✱

- L. GROOTAERS, *De aangeblazen h in het oosten van ons land*. Koninkl. Vlaamsche Academie, Verslagen en Mededeelingen, Maart 1942, 217-225, 2 cartes.

Cherche à déterminer dans quelles aires l'*h* aspiré initial existe comme phonème, c'est-à-dire sert à différencier certains mots.

H. F.

✱

- L. GROOTAERS, *De Nederlandsche Dialectstudie in 1941*. Handelingen van de Koninkl. Commissie voor Toponymie en Dialectologie, XVI, 1942, 71-94.

— *De Nederlandsche Dialectstudie in 1942*. ibid. XVII, 1943, 391-413.

— *Het Dialectonderzoek in 1942*. Mededeel. van de Zuidnederlandsche Dialectcentrale. 1943, 1-2, p. 1-3.

Comptes rendus de publications.

H. F.

✱

- L. GROOTAERS, *Nogmals kletsoor*. Mededeel. van de Zuidnederlandsche Dialectcentrale. 1943, N° 3, 9-14, carte.

Etude géographique des noms du fouet (lat. **captiäre*).

H. F.

✱

- L. GROOTAERS, *De lotgevallen van een paar Latijnsche leenwoorden in onze dialecten*. Koninkl. Vlaamsche Acad., Verslagen en Mededeel. 1943, 19 p., 3 cartes.

Etude géographique des mots, empruntés au latin et au français, qui désignent la couverture servant à protéger un livre.

H. F.

Eva Thorné HAMMAR, *Le développement de sens du suffixe latin -bilis en français*. Etudes Romanes de Lund, VI, 1942, 221 p. Lund, C. W. K. Gleerup, 8 cour.; Copenhagen, E. Munksgaard.

L'auteur examine l'origine et la formation des adjectifs en *-bilis* et leur évolution sémantique en latin, en ancien et en moyen français, avec un appendice sur le sens des mots en *-able* et en *-ible* à partir de 1600. Le sens qu'elle appelle passif modal (« qui peut être... », « qui doit être... ») s'est infiltré partout dans la langue jusqu'au jour où, à l'aube de l'époque classique, il a remplacé complètement le sens actif, qui était courant en vieux français; il n'en reste plus que des survivances, p. ex. *secourable*. Ce développement serait dû à la concurrence du suffixe *-eux* (ex. *enviable/envieux*).

H. F.

*

Eduard HERMANN, 'Jeder einzelne' in den germanischen Sprachen. Nachr. der Ges. d. Wiss. in Göttingen, Phil.-Hist. Kl. Fachgr. IV, N. F. Bd. 3, p. 173-206.

I. Les sens du nom de nombre *eins*. II. Gén. de *eins* devant le pronom. III. *Eins* fléchi ou non-fléchi placé devant le pronom (ex. *ein jeder*). IV. Origine des mots germaniques pour « jeder ». V. *Eins* postposé à « jeder ». VI. Place des termes et accentuation.

*

Eduard HERMANN, *Probleme der Frage*. Nachr. d. Akad. d. Wiss. in Göttingen, Phil.-Hist. Kl., 1942, 1. Teil, p. 122-266; 2. Teil, 267-408.

Malgré le titre, il s'agit, au fond, d'un seul problème, celui de l'intonation interrogative. Alors qu'un saussurien ou un structuraliste chercherait à déterminer la place que celle-ci détient dans le système de chaque langue considérée, M. Hermann s'occupe uniquement d'en déceler la présence dans toutes les langues du monde qui lui sont accessibles, pour en tirer la conclusion qu'elle constitue le procédé interrogatif le plus ancien que l'humanité ait connu. C'est une opinion courante, héritée probablement des néo-grammairiens (cf. H. Paul, *Prinzipien*⁵ § 94). Mais si l'on part du principe de méthode selon lequel une hypothèse sur la préhistoire, pour être plausible, doit s'appuyer sur des parallèles tirés de langues que l'on peut observer, des difficultés surgissent : 1. Dans les langues dont le système est con-

naissable, l'intonation interrogative ne figure jamais seule, mais toujours en concurrence avec un ou plusieurs autres procédés interrogatifs (particules, inversion, interrogation disjonctive); 2. Dans ces mêmes langues, l'intonation interrogative n'est pas toujours mécaniquement interchangeable avec les autres procédés, mais ne peut souvent être utilisée que dans des circonstances déterminées, à savoir quand la matière de l'interrogation (ou le *dictum*, dans la terminologie de M. Bally), est déjà connue de l'interlocuteur (à quelqu'un qui n'est pas averti, je ne saurais demander sans autre préparation : *Vous venez ce soir ?*); 3. Pour les idiomes (très divers : français, patois français, allemand, chinois, japonais) dont j'ai pu interroger la conscience des sujets, ceux-ci me répondent toujours qu'ils sentent l'intonation interrogative comme un abrégé ou un substitut des autres procédés. En outre, l'auteur ne s'aperçoit pas que le trait principal par lequel il caractérise cette intonation, l'élévation de la voix, convient également à l'intonation exclamative. Les vues de M. Hermann, aussi bien que celles de M. Kretschmer (*Scritti Trombetti*, 27-50), me paraissant trop simples, je reviendrai sur ces problèmes dans une note sur l'étymologie de l'interrogatif latin *-ne* et dans une étude sur le système de l'interrogation dans le parler de Pékin.

H. F.

Eduard HERMANN, *Herkunft unsrer Fragefürwörter*. Sitzungsber. d. Bayer. Akad. d. Wiss., Phil.-Hist. Abt., 1943, H. 3, 19 p.

L'auteur affirme que les pronoms interrogatifs tirent leur origine des démonstratifs. Après avoir condamné dans l'ouvrage précédent, p. 385, mon hypothèse sur l'origine de l'indéfini à partir de l'interrogatif (*Interrogatif et Indéfini*, Paris 1940), M. Hermann se range maintenant à mon avis, avec les réserves suivantes : « *wodas Demonstrativum der Vater des Interrogativums ist, muss, wenn Analogie nach anderem Indefinit-Interrogativ ausgeschlossen ist, das Indefinitum desselben Stammes aus dem Fragewort hervorgewachsen sein.* » (p. 12).

H. F.

Eduard HERMANN, *Die homerischen Benennungen der Schiffs-
teile*. Nachr. d. Akad. d. Wiss. in Göttingen., Phil.-Hist.
Kl., 1943, Nr. 1, 9 p.

Le bateau à voiles, à la différence du bateau à rames, n'a été connu des Grecs qu'une fois installés sur les bords de la Méditerranée, mais c'est principalement à l'aide de leur propre fonds linguistique, et en n'empruntant des mots étrangers que là où il s'agissait d'objets trop nouveaux pour eux (ἄφλαστον, ἔκρια et ἐπίκριον, κάλος), qu'ils se sont donné les termes dont ils ont eu besoin pour nommer les parties du navire.

H. F.

Eduard HERMANN, *Schallsignalsprachen in Melanesien und Afrika*. Nachr. d. Akad. d. Wiss. in Göttingen, Phil.-Hist. Kl., 1943, Nr. 5, p. 127-186.

Il appert de la mosaïque des citations compilées par l'auteur que l'étude de ces langages, bien qu'entreprise depuis longtemps, n'a pas encore abouti à des résultats nets. Le tambour-signal devrait être examiné de concert avec les autres procédés (flûte, sifflet, conque, langages crié, chanté, sifflé). Dans quelle mesure s'agit-il de langages proprement dits, et dans quelle mesure de simples transpositions de la langue parlée destinées à transmettre celle-ci à longue distance ? Comment, en particulier, parvient-on à traduire par des tons les différences de timbres vocaliques et de consonnes ?

H. F.

Iorgu IORDAN, *Nicolae Drăganu 1884-1939*. Société roumaine de linguistique, Série 1, Mémoires 1. Bucarest, Institut de linguistique roumaine, 1942, 15 p. Lei 50.

Cette biographie du philologue et linguiste roumain constitue le premier numéro d'une série de mémoires édités par la Société roumaine de linguistique.

H. F.

Iorgu IORDAN, *Limba Română actuală, o gramatică a « greșelilor »*. Iași, Institutul de arte grafice Alexandru A. Terek, 1943. 557 p. 480 Lei.

M. Iordan s'est proposé de traiter les néologismes en roumain en se plaçant à la fois aux points de vue historique et normatif. Devons-nous dire que le résultat n'est pas entièrement satisfaisant ? Non que

les deux points de vue soient absolument inconciliables, à notre avis du moins, mais parce que les méthodes qu'ils impliquent diffèrent du tout au tout. Le gros ouvrage de M. Iordan ne donnera satisfaction, on peut le craindre, ni aux linguistes ni aux puristes. Le sous-titre dont il se pare (une « grammaire des fautes ») est un abus de langage, les formes vicieuses étant classées par ordre alphabétique, sans souci des causes linguistiques qui ont entraîné les fautes. Cet ouvrage n'est donc pas une grammaire, mais un catalogue, et, à ce titre, utile et de consultation aisée; mais il donne l'impression nette que la langue roumaine, encore soumise aux fluctuations dialectales et fortement influencée par les grandes langues de civilisation, ne se prête pas à une étude telle que celle qu'a faite du français l'auteur de la *Grammaire des fautes*.

J. M.

*

R. JAKOBSON, J. LOTZ, *Thesen zu einem Vortrag im Ungarischen Institut Stockholm am 8. April 1941. Axiomatik eines Verssystems am mordwinischen Volkslied dargelegt*. Stockholm, Ungerska Institutet, 7 p.

Analyse d'un système de mètres.

H. F.

*

E. KRUISINGA, *An English Grammar*. Vol. I. Accidence and Syntax. First Part. XVI, 268 p. Groningen, Noordhoff, 1941, 6th ed. fl. 6.90 (7.90).

— Texts and Addenda to I 1, 32 p. *ibid.* 1941.

— Vol. I. Second Part. p. 269-566. *ibid.* 6th ed. fl. 6.90 (7.90)

— Addenda to I 2, 16 p. *ibid.* 1941.

La structure générale de cet ouvrage, édité pour la première fois en 1911, n'a pas changé : Etude strictement statique de la langue actuelle, à l'aide d'exemples tirés de textes suivis empruntés à des auteurs contemporains et reproduits sous forme de brochure séparée.

H. F.

*

E. KRUISINGA, *Diminutieve en affektieve suffixen in de Germanse talen*. Mededeelingen der Ndl. Akad. van Wetenschap-

pen, Afd. Letterk., N.R. 5, N° 9. Amsterdam, N.V. Noord-Hollandsche Uitgevers Maatschappij, 1942. 62 p. fl. 0.90.

L'auteur examine, sur des matériaux appartenant la plupart au néerlandais et à l'anglais actuels et, dans une moindre mesure, à l'allemand, la morphologie et la sémantique des diminutifs. Ceux-ci n'expriment pas simplement la petitesse, mais l'intimité (*intimiteit*), conçue dans un double sens : affectif (*innigheid*) et sociatif (*gemeenzamheid*). Certains suffixes sont d'ailleurs hypocoristiques avant d'être véritablement diminutifs.

H. F.

E. KRUISINGA, *The Phonetic Structure of English Words*. Bibliotheca Anglicana, 2. Bern, A. Franke [1943], VII-179 p. Fr. 5.80.

Cet ouvrage est la traduction élargie d'une brochure parue en hollandais sous le titre *De Bouw van het Engelse Woord* (Mededeel. van de Ndl. Akad. van Wetenschappen, Afd. Letterk., vol. IV, N° 8, 77 p., Noord-Hollandse Uitgeversmaatschappij, 1941). Les difficultés soulevées éclatent dès le titre. Dans la terminologie des modernes, en effet, les mots *phonetic* et *structure* font mauvais ménage. Mais M. Kruisinga n'appartient ni à la phonologie, dont il se méfie (cf. ce qu'il pense, p. 2, des « students who claim the title of phonologists instead of phoneticians »), ni au structuralisme : sur le problème, par exemple, de savoir si tel ou tel son ou groupe de sons forme un mot ou non, il écrit que l'expérience a montré « that a theoretical answer to this question leads to no end of difficulties, and that the only practical way out of it is to trust to the student's intuition with regard to the languages that he knows intimately ». Malgré cette profession de foi psychologue, il faut convenir cependant que si l'auteur n'est pas phonologue ou structuraliste quant à la lettre, il l'est souvent quant à l'esprit. Ainsi, lorsqu'il démontre, p. 149 et suiv., que des trois formes phonétiques du suffixe du pluriel ou du suffixe de la 3^e personne : -s, -z et iz, c'est -z qui est la forme fondamentale, dont les deux autres sont dérivées, ou lorsqu'il démontre, p. 152 et suiv., que le suffixe du génitif est différent de celui du pluriel ou de celui de la 3^e personne, ce n'est pas sur son intuition qu'il se base, mais sur une argumentation parfaitement systématologique, c'est-à-dire d'après les fonctions que les éléments remplissent dans les combinaisons du système ; en gros, et quelle que soit la solution à laquelle il aboutirait, un structu-

raliste ne s'y prendrait pas autrement. De même, ce qu'il dit, p. 157, du rôle joué par certains groupes de consonnes dans la caractéristique des mots, par exemple *pr*, qui ne peut être qu'initial, *vr*, qui n'est jamais ni initial ni final, et les « soft final consonant groups », qui dénoncent immédiatement une forme fléchie (cf. *microbes*, *persuades*), fait penser aux *Grenzsignale* de Trubetzkoy. Cela montre que la délimitation des mots anglais peut être établie autrement que par des intuitions.

H. F.

■

LAZICZIUS Gyula, *Általános nyelvészeti* [Linguistique générale]. Alapelvek és módszertani kérdések [principes et questions de méthode]. Dissertations du cercle linguistique et de belles-lettres de Budapest, vol. XXVI, N° 2, p. 107-219. Acad. magyare des sciences, 1942.

L'auteur expose la plupart des principes de linguistique générale qui nous sont familiers : indépendance, but et plan de la linguistique (3^e axiome de Bühler); signification des faits de langage, leur systématisation, etc. Il insiste sur l'unité du langage, sur la distinction entre langue et parole en tant que principe de méthode, puis entre terme intellectuel et terme affectif, finalement entre synchronie et diachronie. Au chap. 12 (p. 97-113), il fait la critique d'une publication de son compatriote HOERNER Antal, *A magyar igeragozás története* [Histoire de la conjugaison magyare], 1931 : il donne un bref aperçu de la naissance et de l'évolution de la conjugaison magyare et montre les erreurs de méthode que le linguiste et le grammairien doivent éviter à tout prix s'ils ne veulent pas commettre les pires bévues.

J. M. Arago.

■

C. P. F. LECOUTERE, *Inleiding tot de Taalkunde en tot de Geschiedenis van het Nederlandsch*. Vijfde verbeterde en vermeerde druk bewerkt door L. Grootaers. Louvain, Vlaamsche Drukkerij; Groningue, J. B. Wolters, 1942, VIII-447 p.

— Platen en Kaarten. Louvain, Vlaamsche Drukkerij, 1941, 27 p.

M. Grootaers écrit dans la préface de ce 5^e tirage que la linguistique traverse, depuis une quinzaine d'années, une crise de croissance ;

aussi les nouvelles idées, qui sont encore en cours de discussion, n'ont-elles pu être traitées en détail dans cet ouvrage d'initiation. La bibliographie recommande, à qui veut se mettre sérieusement au courant de la « phonologie ou linguistique structurale » (p. 251), de lire les *Travaux* de Prague, les *Acta* de Copenhague et les *Cahiers Ferdinand de Saussure*.

Pourquoi la carte des langues du monde donne-t-elle au magyar et aux autres langues finno-ougriennes deux couleurs différentes, au magyar et à l'osmanli la même couleur ? De même, pourquoi la même couleur pour le coréen et le japonais ?

H. F.

*

Eugen LERCH, *Zerstreutheit ; zur Geschichte des Begriffes*. Arch. f. d. ges. Psychol. 3, 1943, 388-460. Leipzig, Becker & Erler.

La notion de *distraction* (*Zerstreutheit*) comporte une double valeur sémantique : 1^o division de la pensée entre plusieurs objets ; 2^o absence de perception d'une sensation qui devrait être normalement perçue, par suite de la concentration de l'attention sur un point particulier. Or le sens 1^o semble ne convenir étymologiquement qu'au mot allemand (= « dispersion »), et le sens 2^o qu'au mot français (= « séparation, détachement »). Comment l'un des deux sens a-t-il pu donner naissance au second ? L'une des langues a-t-elle influencé l'autre ? Comment enfin expliquer l'emploi du participe *distrain* (= « séparé, éloigné ») sans complément ? M. Lerch poursuit l'évolution de cette notion à travers les textes latins, français et allemands, pour aboutir à la conclusion que la *distraction* est un terme emprunté à la langue des mystiques (= « séparation de Dieu ») et qui a généralisé son sens, influençant par la suite la notion allemande de *Zerstreutheit*. Etude très fouillée et copieusement documentée, aboutissant à des résultats convaincants.

J. M.

*

Leuvense Bijdragen. Tijdschrift voor Moderne Philologie. La Haye, Martinus Nijhoff. XXXII, 1940, 3-4 ; Bijblad 1-2, 3-4 ; XXXIII, 1941, 1-2, 3-4 ; Bijblad 1-2, 3-4 ; XXXIV, 1942, 1-2.

XXXII, 1-2, p. 49-76 : Eug. Lerch, *Satzdefinition und Stimmführung*.

Hjalmar LINDROTH, *De reflexiva pronomina*. Ett stycke tillämpad språkteori [un chapitre de linguistique appliquée]. Göteborgs Högskolas Årsskrift, XLVII, 1941, N° 17, 72 p. Göteborg, Wettergren & Kerber, Kr. 5.—

En réponse aux critiques de E. Wellander et P. Diderichsen, M. Lindroth défend le principe d'une linguistique basée sur le « sentiment linguistique » (*språkkänsla*).

H. F.

*

Johannes LOHMANN, *Gibt es « primitive » Sprachen?* Sprachkunde, Berlin, Langenscheidt, 1942, Nr. 1, p. 1-3.

Examen du rôle joué dans les langues du monde par ce que les scolastiques appelaient la supposition. Celle-ci est explicite, p. ex. pour le nombre, dans nos langues indo-européennes et dans les langues négro-africaines; elle est implicite et doit être déduite de la situation ou du contexte, dans les langues de l'Extrême-Orient, de l'Australie et de l'Amérique. Les deux types de langues sont employés aussi bien par des peuples primitifs que par des peuples de haute civilisation.

H. F.

*

Johannes LOHMANN, Walter BRÖCKER, *Von der Intentionalität des sprachlichen Zeichens*. Sprachkunde, 1942, Nr. 6, p. 1-3

Les mots de la langue sont intentionnels, comme disaient les scolastiques; en les employant, le parleur « veut dire » (all. *meint*, angl. *means*), par l'intermédiaire du signifié conceptuel (angl. *meaning*), quelque chose, un objet (*thing meant*), c'est-à-dire la chose signifiée, que F. de Saussure excluait de la définition du signe. C'est là la *prima intentio* des scolastiques, ou intentionnalité objective. La *secunda intentio*, subjective ou stylistique, est dirigée sur l'acte de la parole et comprend tout ce qui se rapporte à l'effet, voulu ou non, de cette dernière. Les auteurs affirment la primauté du signe linguistique sur les autres espèces de signes, qui sont de simples indices, des réflexes dérivés ou des compléments occasionnels de la communication linguistique et ne sauraient exister sans la langue; il n'est donc pas question, selon eux, de noyer la linguistique, comme le voulait F. de Saussure, dans une science générale des signes ou sémiologie. (Ils ont maintenant

révisé leur opinion : cf. *De la nature du signe*, Acta Linguistica 3, 24 sv.).

H. F.

*

Johannes LOHMANN, Walter BRÖCKER, *A Contribution towards Determining the Nature of the Sentence*. Research and Progress, VIII, Berlin 1942, 188-192.

Traduction d'un article paru sous le titre *Zur Wesensbestimmung des Satzes* dans l'édition originale de la même revue (Forschungen u. Fortschritte, 16, 1940, 356-7). L'allemand, l'anglais et d'autres langues distinguent nettement l'idée de « nommer » (*Nennen, naming*) et celle de « dire » (*Sagen, saying*). Tout mot nomme quelque chose, mais une phrase dit quelque chose; nommer, c'est nommer quelque chose, tandis que dire consiste à dire quelque chose au sujet de quelque chose. Il serait dangereux d'identifier ces deux faits avec le sujet et le prédicat de la phrase indo-européenne, éléments particuliers qui ne se rencontrent pas dans toutes les langues, tandis que la distinction du « quelque chose » et du « au sujet de quelque chose » constitue un trait universel du langage. Autre distinction : on « nomme » un concept, p. ex. le concept de maison, et, par ce canal, on « dénomme » un objet, p. ex. une maison. Le passage à cette seconde fonction, qui appartient exclusivement à l'acte individuel de la parole, est ce que les auteurs proposent de désigner sous le terme de *supposition*, emprunté à la scolastique. Dans nos langues, selon eux, la supposition se fait par l'article, les nombres, le temps, le mode et la personne. On voit par là que la *supposition* des néo-scolastiques ne correspond qu'en gros à l'*actualisation* de M. Bally.

H. F.

*

Bertil MALMBERG, *Le système consonantique du français moderne*. Etudes de phonétique et de phonologie. Etudes Romanes de Lund, VII. Lund, C. W. K. Gleerup, 1943, 73 p. cour. 4.—; Copenhague, E. Munksgaard.

Cet ouvrage débute par une étude sur l'inventaire des phonèmes consonantiques. L'auteur, qui est un ancien élève de M. Martinet, a gardé de son contact avec les phonologues l'habitude, caractéristique de leur manière, de comparer des mots appartenant à des catégories grammaticales différentes, donc guère susceptibles de figurer dans le

même contexte et pour lesquels le rôle différenciateur des oppositions de phonèmes qu'ils devraient illustrer se réduit par conséquent à bien peu de chose : *quant/gant*, *celle/zèle*, *manchon/mangeons* (p. 9), sans parler d'oppositions rares et pratiquement inexistantes comme *saint/zain*, *chalet/jalet*, *léchant/légend* (? sic.), qui ne se rencontrent dans le cerveau que d'une infime minorité de Français. La seconde étude, consacrée à la sonorité, propose, contre l'opinion de M. Martinet (*Travaux de Prague*, 6, 51), de remplacer l'opposition sourde/sonore par une autre opposition : forte/douce, la sonorité ne pouvant pas être utilisée à elle seule, à savoir indépendamment de l'absence de force, dans un but distinctif : « C'est l'opposition *fortes : douces* qui est phonologiquement pertinente » (p. 20). Les études suivantes, moins originales, traitent des semi-voyelles, de la mouillure et de l'h aspiré.

La seconde partie de l'ouvrage examine le problème de la quantité (consonnes géminées et consonnes longues); elle n'est pas au point. M. Malmberg, qui reproche (*Acta linguistica* 2, 58), d'ailleurs avec raison, à M. Gougenheim de ne pas faire de distinction entre la phonologie du mot et celle de la phrase, devrait séparer strictement la phonologie du monème, où la gémiation est proprement phonique, de celle du syntagme, où elle résulte simplement de la division grammaticale du discours. Les trois premiers types de gémiation qu'il discute (*mourrai*, *intimement*, *grande dame*) appartiennent à la syntagmatique; ils s'expliquent par la rencontre de la consonne finale d'un monème avec la consonne initiale du monème suivant. Si le futur *mourrai* est pourvu d'un *r* géminé, ce n'est pas par suite de la chute, comme il le prétend, d'un *e* muet (en réalité inexistant), mais tout simplement parce que l'interprétation actuelle est *mour + rai* (l'irrégularité consiste à dire *mour-rai* au lieu de *mouri-rai*). Le type 6 (*croyions* [*krwayyô*]) ressortit également à la syntagmatique, les deux éléments de la géminée étant répartis sur le radical et la terminaison : [*krway-yô*] (il y a chance que le sujet qui dit [*krway-yô*] à la 1ère personne prononce [*krway*] à la 3e). Ces cas doivent donc être considérés, au point de vue phonique, comme des géminations fortuites ou accidentelles (ou extraphoniques, pour employer la terminologie de l'auteur), puisqu'il s'agit, phonologiquement, de deux phonèmes consécutifs. Seuls les types 4 (grammaire) et 5 (je l'ai vu) sont des géminations proprement phoniques, c'est-à-dire non-syntagmatiques; ils sont à grouper avec les consonnes longues (*mmensonge ! épouvantable ! c'est tterrible !*) dans le domaine de la phonologie du monème.

H. F.



MATSUBARA Hideji, *Gendai-furansugo ni okeru kanshi no yôhô* [emploi de l'article en français moderne]. Tokio, Haku-suisha, 1943, II-178 p., Y. 1.80.

Edition japonaise, complètement refondue, d'un ouvrage publié d'abord en français : *Essai sur la syntaxe de l'article en français moderne*, Paris, Recueil Sirey, 1932, 80.

H. F.

*

André MAZON, *Grammaire de la langue russe*. Collection de grammaires de l'Institut d'études slaves. Paris, Droz, 1943. 301 p.

Voici un ouvrage qui rendra des services, vu l'absence complète de grammaire russe sérieuse, ainsi que grâce aux matériaux considérables qui s'y trouvent réunis. Toutefois, l'appréciation et l'ordonnance des faits de la langue y sont dues à un philologue d'ancienne école, impénétrable à l'esprit linguistique.

S. K.

*

Mededeelingen van de Zuidnederlandsche Dialectcentrale, 1941, Nos 3, 4; 1942, 1, 2, 3-4; 1943, 1-2.

Articles de MM. Grootaers et autres sur l'enquête dialectale et ses résultats en Belgique flamande.

H. F.

*

Louis MICHEL, *Les ensembles sémiologiques dans la linguistique française*. Revue des langues vivantes, Bruxelles, VI, 1940, p. 162-187.

Article d'orientation accompagné de vues personnelles, sur la sémiologie, les rapports entre linguistique structurale et psychologie, la nature du signe (signifiant et signifié), son immutabilité et sa mutabilité, les « mots de la langue » et les « mots de la parole » (ex. *foultitude*, *moitrinaire*, *métafouillis*, les « ensembles sémiologiques de la langue » (§ 24 : elles ont toujours *maille à partir ensemble*) et les « ensembles sémiologiques de la parole » (*il existe toujours entre elles quelque différend*). Je suis en désaccord avec l'assertion suivante : « N'était la graphie traditionnelle, n'était l'étude diachronique faite par

quelques « sujets intelligents » [sic; l'auteur désigne ainsi les entendeurs en tant qu'interprètes des parleurs], *mayapartir* serait, dans la structure de l'expression, un tout entièrement insécable » (§ 25). Grâce à la présence du verbe *avoir*, placé en dehors de la formule, de la préposition *à* et de la terminaison d'infinitif *-ir*, *maille* et *partir* sont certainement reconnus comme un substantif suivi d'un verbe qui le régit (cf. *avoir quelque chose à offrir*, *beaucoup à souffrir*, etc.), bien que ces deux mots soient dénués de sens. Une machine qui tourne à vide reste une machine : un syntagme peut continuer, dans la statique, à être un syntagme, alors même que les éléments qu'il contient sont devenus asémantiques.

H. F.

*

Bruno MIGLIORINI, *Saggi sulla lingua del novecento*. Florence, Sansoni, 1941.

Recueil de monographies et d'articles déjà parus pour la plupart. Signalons en particulier ceux qui concernent les pseudo-préfixes ou « préfixoïdes » (type *autostrade*, où *auto-* figure pour *automobile*), le préfixe *super-* (*superuomo*), les noms de *anteguerra*, *dopoguerra*, celui de *autarchia* (= autarcie !). L'étude des innovations à laquelle se livre M. Migliorini montre l'intérêt qu'il y aurait à créer une Encyclopédie des néologismes (dans la morphologie, le lexique et la syntaxe), où ceux-ci, saisis dès leur apparition, seraient suivis à travers leurs avatars; un tel ouvrage faciliterait singulièrement la tâche des linguistes de l'avenir, même prochain, en fournissant des données aussi complètes que possible, et permettrait des constatations beaucoup moins empiriques qu'elles ne le sont actuellement sur la vitalité des innovations, les causes de leur disparition, la pénétrabilité comparée des idiomes aux néologismes, etc.

J. M.

*

Bruno MIGLIORINI, *Primi lineamenti di una nuova disciplina : La linguistica applicata o glottotecnica*. Scienza e Tecnica, vol. 6, fasc. 12, 1942, p. 609-619.

M. Migliorini, spécialiste de l'italien d'aujourd'hui (cf. son ouvrage *Lingua contemporanea*, Florence, Sansoni, 1939², et ses articles dans *Lingua Nostra*), affirme à propos des néologismes amenés par les progrès de la science et de la technique, la nécessité d'une collabora-

tion avec le linguiste. Les besoins scientifiques et pratiques auxquels doivent obéir la création de mots nouveaux et la revision des nomenclatures existantes sont : 1^o la clarté et l'univocité, c'est-à-dire la réduction de l'homonymie (ou de la polysémie) à un minimum; 2^o l'uniformité et l'économie par la réduction des synonymes; 3^o la continuité dans le temps par le respect de la tradition; 4^o la cohérence avec le système, de telle sorte que la structure du néologisme ne heurte pas celle des mots anciens; 5^o la brièveté; 6^o la beauté et l'expressivité. L'auteur expose chacune de ces six exigences à l'aide d'exemples tirés de l'italien actuel, et reconnaît d'ailleurs qu'elles sont souvent incompatibles entre elles.

H. F.

*

Marie-Louise MÜLLER-HAUSER, *La mise en relief d'une idée en français moderne*. *Romanica Helvetica*, 21. Genève, E. Droz; Zurich, E. Rentsch, 1943, Fr. 20.—.

L'ouvrage de Mme Müller-Hauser, sans apporter de vues nouvelles, mérite d'être signalé parce qu'il constitue la première étude d'ensemble sur ce sujet. Partant des idées énoncées en particulier par M. Bally (*Traité de stylistique, Ling. gén. et ling. fr.*), l'auteur a recueilli un imposant nombre d'exemples, les a fort judicieusement classés, et en a tiré les éléments d'une statistique intéressante. L'ouvrage offre l'avantage essentiel, selon le postulat de M. Bally, de reposer sur une documentation homogène; elle est empruntée exclusivement à la langue du théâtre contemporain (1935-1940), et représente ainsi sensiblement la physionomie du français parlé.

J. M.

*

Νεοελληνική Γραμματική (τῆς Δημοτικῆς). Ὁργανισμὸς Ἐκδόσεως Σχολικῶν Βιβλίων, ἐν Ἀθῆναις, 1941 (LII + 445 p.).

Si depuis 1917, date où la *δημοτική* fut introduite dans les écoles primaires grecques, un certain nombre de grammaires scolaires du grec moderne ont été publiées, il n'existait pas de grammaire complète de la langue commune, sur laquelle le maître d'école pût baser son enseignement, jusqu'à la publication, en 1941, de l'importante *Grammaire néo-hellénique*, rédigée par une commission que présidait M. Manolis Triandafyllidis, ancien professeur de linguistique à l'Université de Salonique. Cette nouvelle grammaire s'efforce de répondre à

toutes les questions que pose l'enseignement de la *morphologie* du grec moderne, et, à la fois descriptive et pratique, tend à réduire la polymorphie et à fixer l'orthographe, encore très fluctuante, de la *δημοτική*. Incomparablement plus complète que toutes les grammaires antérieures, elle sera d'un grand secours pour tous les néo-hellénistes. Ils regretteront cependant qu'elle n'apporte pas de solution satisfaisante à certains problèmes délicats, tel celui du subjonctif. Alors en effet qu'elle maintient une différence orthographique entre les terminaisons de l'indicatif et du subjonctif, phonétiquement identiques, elle ne parvient pas à préciser l'emploi de ces deux modes et s'en tient aux recettes purement mécaniques consacrées par l'enseignement traditionnel, cédant ainsi à un formalisme contre lequel, dans l'ensemble, elle réagit avec bonheur.

Ἡ Δίχη τῶν Τόνων (Ἡ πενταρχική διώξις τοῦ καθηγ. Ι. Θ. Κακριδῆ), Βιβλιοπωλεῖον τῆς Ἑστίας, Ι. Δ. Κολλάρου [Athènes, 1942] (XII + 292 p.).

Du formalisme, du fanatisme aussi des adversaires de la *δημοτική*, la poursuite disciplinaire dont vient d'être victime le professeur Jean Kakridis, à l'instigation de certains de ses collègues de la Faculté des Lettres d'Athènes, donne un vivant témoignage. Accusé par ses pairs, au cours de l'hiver 1941-42, celui de la grande famine, d'ébranler la valeur de la civilisation grecque antique et d'employer un idiome artificiel et incompréhensible et un système orthographique étranger à la langue grecque, le professeur Kakridis a été défendu par toute l'élite intellectuelle athénienne. Les dépositions de ces témoins de marque, comme aussi toutes les autres pièces du « dossier », ont été réunies en volume sous le titre : « Le Procès des Accents ». L'un des principaux crimes du professeur Kakridis est en effet d'avoir supprimé dans ses écrits les esprits et les accents des grammairiens alexandrins pour ne conserver que l'accent aigu, le seul qui corresponde en grec moderne à une réalité et à un besoin. Les innombrables paragraphes, surchargés d'exceptions, que la *Grammaire* plus haut citée est obligée de consacrer à l'exposé des règles d'accentuation du grec moderne, suffiraient à prouver l'urgence de la réforme pratiquée par M. Kakridis. Dans le conflit des partisans de la *δημοτική* et de la *καθαρεύουσα*, son « dossier » marque une étape, l'un des derniers efforts sans doute des tenants de la Lettre pour s'opposer au triomphe inévitable de l'Esprit.

Sam. Baud-Bovy.

Ernst OTTO, *Wirklichkeit, Sprechen und Sprachsymbolik. Wege und Irrwege der Sprachwissenschaft*. Abh. d. dt. Akad. d. Wiss. in Prag, Philos.-Hist. Kl., H. 10, Prag 1943. Reichenberg, Sudetendeutscher Verlag Fr. Kraus, 53 p. 8°.

M. Otto prend ici position à l'égard d'une série d'auteurs, qu'il classe en trois groupes selon qu'ils cherchent à réformer l'édifice de la grammaire traditionnelle 1° en partant de la réalité, c'est-à-dire de l'acte de la parole (L. Wyplel, *Wirklichkeit und Sprache*; Th. Kalepky, *Neuaufbau der Grammatik*); 2° en se réfugiant dans la stylistique (F. Brunot, *La pensée et la langue*; Ch. Bally, *Stylistique et linguistique générale*; id. *Linguistique générale et linguistique française*); 3° en remplaçant la nomenclature et la classification reçues par des symboles ou des signes nouveaux (Ad. Stöhr, *Algebra der Grammatik*; O. Jespersen, *Analytic Syntax*; J. Schächter, *Prolegomena zu einer kritischen Grammatik*; V. Brøndal, *Ordklasserne*). Ces trois courants sont appelés « Irrwege ». Le fait que M. Otto est incapable de voir chez l'auteur de *Linguistique générale et linguistique française* autre chose que la « Flucht in die Stilistik » dénote un pouvoir de compréhension limité.

H. F.

*

Harold E. PALMER, *A Grammar of English Words*. One Thousand English Words and their Pronunciation, Together with Information Concerning the Several Meanings of Each Word, its Inflections and Derivatives, and the Collocations and Phrases into which it Enters. London, Longmans, Green & Co., réimpr. 1941, XVI-300 p.

Il s'agit d'une sorte de dictionnaire raisonné des difficultés de la langue anglaise, *A Grammatical Dictionary of English Words*, comme l'auteur propose de l'appeler aussi. Ces 1000 mots, choisis parmi les 20.000 d'usage courant, sont ceux qui offrent le plus d'embarras aux personnes étrangères. Pour chacun, les divers sens et emplois (y compris ceux des dérivés, quand il y a lieu) sont classés systématiquement et abondamment pourvus d'exemples, généralement des phrases entières.

H. F.

Eug. PAULINY, *Štruktúra slovenského slovesa (Die Struktur des slowakischen Verbums)*. Stúdia lexikálno-syntaktická. Bratislava, Slovenská Akadémia Vied a Umení, 1943, 113 p.

L'auteur, un jeune linguiste slovaque, bien au courant des méthodes linguistiques modernes, présente une étude originale sur les rapports entre le verbe et ses partenaires nominaux — le sujet et surtout le complément — dans les cadres de la proposition slovaque.

S. K.



Adolf RIBI, *Die Fischbenennungen des Unterseegebiets*. Thèse de Zurich. Rüschlikon, Baublatt A. G., 1942.

La thèse de M. Ribi n'est pas un simple catalogue de noms, mais bien plutôt une étude fine et vivante du monde de la pêche. Appliquant dans sa recherche les principes de la stylistique de M. Bally, l'auteur découvre, derrière les dénominations multiples d'un même poisson, la réaction affective qui leur a donné naissance; pages pleines d'intérêt sur la carpe, la brème, la truite, le brochet. Autre remarque précieuse: le suffixe diminutif a souvent perdu toute valeur logique, mais exprime une nuance affective très nette: mépris, dédain, ou, plus souvent, sympathie amusée. M. Ribi avait déjà publié dans les *Mélanges Bally* un chapitre de cette attachante étude, qui lui vaut aujourd'hui à bon droit le titre de docteur. Le travail se termine par une réédition critique du *Fischbüchlein* de G. Mangolt, auteur de la Renaissance, qui renferme des détails curieux sur la faune aquatique du Bodan.

J. M.



Jules RONJAT, *Grammaire Istorique¹ des Parlers Provençaux modernes*. Montpellier, Société des Langues Romanes, 4 vol. 1930, 1932, 1937 et 1941.

Au moment de sa mort, en 1925, Jules Ronjat laissait le manuscrit d'une Grammaire des Parlers Provençaux modernes, publiée depuis par les soins de MM. M. Grammont et W. von Wartburg, assistés de MM. Hallig, de Leipzig (auteur de la table des noms de lieux et de la belle carte qui termine le vol. 4), Millardet (Paris) et l'auteur de ces lignes. L'impression a été assurée, avec leur maîtrise habituelle,

¹ Ronjat est toujours resté fidèle à la simplification orthographique proposée par M. Grammont dans la *Revue des langues romanes*, 1906, p. 537-545.

par MM. Protat frères à Mâcon. Il s'agit d'une description complète de tous les parlers du Midi, des parlers « provençaux » au sens large, et cette œuvre est le résultat d'une vaste enquête : l'auteur a dépouillé une quantité considérable d'œuvres littéraires, dans tous les dialectes de la langue d'oc, mais encore et surtout s'est informé lui-même, et sur place, de la langue populaire parlée. Ronjat parcourait à pied ou à bicyclette toutes les régions du Midi, écoutant à l'auberge les conversations des paysans, et sachant interroger les gens dans leur propre patois. Des conversations et une correspondance avec Mistral et d'autres félibres lui ont permis de compléter une énorme information de première main.

L'ouvrage est divisé en trois parties. La *Phonétique* occupe à elle seule deux volumes; le troisième est consacré à la *Morphologie* et à la *Formation des mots*, ainsi qu'à une *Syntaxe*, sorte d'édition revue de l'*Essai de Sintaxe des Parlers Provençaux modernes* du même auteur. Le quatrième volume contient en appendice le chapitre sur les *Dialectes* ainsi que des tables. L'ouvrage est, naturellement, destiné avant tout aux romanistes. Mais il est tout imprégné de l'esprit de l'école genevoise (il est dédié à MM. Grammont et Bailly). Ronjat méprisait les collectionneurs de faits : il fallait l'entendre ricaner des « étymologies de philologues » ! Il estimait que les faits sont peu intéressants qui ne sont pas ramenés aux lois et aux tendances générales du langage. On trouve dans toute cette grammaire des comparaisons avec d'autres langues, « même hors du domaine indo-européen », et, à propos par exemple des phénomènes d'induction, des aperçus d'ensemble fort intéressants. Mais, d'autre part, et selon le vœu de son auteur, ce livre mériterait d'être connu de tous ceux qui, aujourd'hui plus qu'hier, cherchent à sauver les trésors des parlers populaires et des littératures régionales. C'est à l'intention de ces derniers que les éditeurs ont été amenés à rédiger une table des définitions et, chemin faisant, à amplifier la liste des auteurs cités qu'avait prévue Ronjat.

Eug. Wiblé.

✱

Einar Ronsjö, *La Vie de Saint Nicolas par Wace*. Poème religieux du XIIe siècle, publié d'après tous les manuscrits. Etudes Romanes de Lund, 5. Lund, C. W. K. Gleerup, cour. 8. — ; Copenhague, E. Munksgaard, 1942, 221 p.

Thèse de philologie, dont le linguiste pourra utiliser une partie (p. 72-101) : compte des syllabes, phonétique, morphologie, remarques syntaxiques.

H. F.

- A. ROSETTI, *Le mot. Esquisse d'une théorie générale*. Société roumaine de linguistique, Série I, Mémoires 3. Bucarest, Institut de linguistique roumaine, 1943, 51 p.

Cet opusculé, du genre colle et ciseaux, rendra des services par les nombreuses citations de linguistes qu'il fait défiler sous nos yeux, et par la bibliographie, qui contient 122 numéros. Malgré le sous-titre, le lecteur ne devra pas chercher ici des solutions nouvelles, ni même un exposé qui permettrait seulement d'entrevoir l'ensemble des questions que comporte le problème du mot.

H. F.

*

- A. ROSETTI, *Geschichte der rumänischen Sprache. Allgemeine Begriffe*. Bukarest, [Dacia], 1943, 118 p.

Cet ouvrage de vulgarisation, dont il existe également une édition française et une édition italienne, a pour but de donner à l'aide des moyens les plus simples une idée de la formation et du développement de la langue roumaine : phonétique, morphologie, syntaxe, influences de culture, dialectes et langue écrite (rôle prépondérant du français).

H. F.

■

- Eduard SCHWYZER, *Die Parenthese im engern und im weitern Sinne*. Abh. d. Preuss. Akad. d. Wiss., 1939, Phil.-Hist. Kl., Nr. 6. Berlin, de Gruyter, RM 3.—.

Le savant helléniste suisse, dont on a appris avec un vif regret la mort récente, laisse inachevée une *Griechische Grammatik*, dont seule a paru la première partie (Phonétique et morphologie); c'est au cours de recherches concernant la partie syntaxique de son ouvrage qu'il a été amené à aborder, et à traiter séparément, sur une base plus large, la *Parenthese*. Cette dernière n'est autre qu'une incise, suivant la terminologie de M. Bally, et les formes extrêmes qu'elle peut prendre correspondent aux deux formes de la phrase segmentée AZ et ZA; on a ainsi trois places possibles de la « parenthèse » : 1^o « mésothèse » : *Fais en sorte, puisque tu ne me crois pas, de la voir*. 2^o « prosthothèse » : *Puisque tu ne me crois pas, fais en sorte...* (cf. Hérodote, I, 8). 3^o « opisthothèse » : *Fais en sorte de la voir, puisque tu ne me crois pas*. Le grand intérêt de cet article réside à la fois dans la variété des langues envisagées (le grec fournit une bonne part des exemples, mais toutes les autres langues i.-e. sont mises à con-

tribution), et dans l'examen de plusieurs formes dérivées : termes nominaux, vocatif, interjections. Plus encore : il démontre abondamment la valeur générale des faits stylistiques et leur valeur en matière de grammaire.

J. M.

*

Eduard SCHWYZER, *Sprachliche Hypercharakterisierung*. Abh. d. Preuss. Akad. d. Wiss., 1941, Phil.-Hist. Kl., Nr. 6. Berlin, de Gruyter, RM 1.50.

La notion de pléonasme, qui est généralement confinée au domaine sémantique, a son pendant dans la morphologie et dans la syntaxe, et c'est pour englober tous ces faits sous une dénomination commune que Schwyzer parle de *Hypercharakterisierung*. C'est ainsi qu'on trouve en morphologie des suffixes doubles (νεανισχύδριον, χειρότερος), en syntaxe l'expression pléonastique de la négation (ἀνάλυτο μηδὲν ἐλέσθαι), la répétition d'une préposition contenue dans le verbe (ἐκχαλεῖν ἐκ), etc., etc. Ce phénomène a déjà été signalé (v. Ch. Bally, *Ling. gén. et ling. fr.*, « Pléonasme grammatical obligatoire »), mais comme dans l'article précédent, Schwyzer recueille bon nombre d'exemples parmi les langues indo-européennes et montre avec beaucoup de sagacité l'importance d'un fait aussi général.

J. M.

*

Eugen SEIDEL, *Das Wesen der Phonologie*. Societatea română de lingvistică, Seria I, Memorii 2 A. București, Institutul de lingvistică română, 1943, 83 p.; Kopenhagen, E. Munksgaard, Kr. 4.—.

Ouvrage d'initiation dont l'original a été publié en roumain sous le titre *Fonologia și problemele ei actuale* dans la même collection. Le chapitre III (*Auswirkungen und Ergebnisse der Strukturalen Sprachforschung*) n'est pas très bien équilibré; il risque de faire croire au débutant que la linguistique des systèmes de langues serait héritée des seuls phonologues. Celle-ci est née à une époque où l'on ne connaissait encore ni phonologie de Prague ni linguistique structurale; depuis lors, elle s'est développée, à Genève et ailleurs, à l'écart souvent de ces dernières.

H. F.

Alfred SENN, *On the Degree of Kinship between Slavic and Baltic*. The Slavonic & East European Review, Vol. XX, 1941, p. 251-265.

Discute, à la lumière de publications récentes, l'hypothèse d'une langue commune balto-slave soutenue par Trautmann, Pisani, etc., mais combattue par Meillet, Endzelin, Būga et d'autres.

H. F.

■

W. STEINITZ, *Ostjakische Chrestomathie mit Grammatikalischem Abriss und Wörterverzeichnis*. Stockholm, Ungarisches Institut an der Universität; Uppsala, Finnisch-ugrisches Seminar; 1942, 102 p., 4°, Maschinendruck.

L'ostiak, apparenté au vogoule et au hongrois, a été la langue finno-ougrienne la moins étudiée jusqu'ici. L'introduction donne des indications sur les Ostiaks, qui habitent la région de l'Ob inférieur et moyen avec ses affluents, et sur leurs dialectes, un historique et une bibliographie des études linguistiques, enfin des renseignements touchant la langue écrite, l'écriture et la transcription scientifique, tandis que le résumé grammatical (p. 15-45) expose systématiquement la phonétique et la morphologie du dialecte de Scherkaly pris comme base.

H. F.

■

W. STEINITZ, *Geschichte des finnisch-ugrischen Vokalismus*. Thesen zu einem Vortrag im Ungarischen Institut Stockholm am 28. 9. 1942. Ungarisches Institut, Universität Stockholm, 9 p., 4°, Maschinendruck.

— *Geschichte des Finnisch-Ugrischen Vokalismus*. Acta Instituti Hungarici Universitatis Holmiensis, Series B, Linguistica 2. Stockholm, Ungerska Institutet, 1944, 144 p. 8°.

Les principaux résultats des recherches de M. Steinitz ont paru d'abord sous forme de thèses exposées devant l'Institut hongrois de Stockholm, avant d'être publiées plus en détail dans le présent volume, dédié à M. Roman Jakobson. Selon l'auteur, le contraste entre l'étude du consonantisme finno-ougrien, qu'on a réussi à éclaircir malgré ses complications, et le vocalisme, où règne encore une obscurité quasi-complète, s'explique par le fait qu'on a tenu jusqu'ici l'opposition des

voyelles longues et brèves en finnois pour héritée et qu'on a cherché à y ramener le vocalisme des autres langues de la famille, alors que seule remonte au finno-ougrien l'opposition de voyelles pleines (différenciées entre elles par 3 apertures) et de voyelles réduites (sans différences d'aperture), telle que la conservent l'ostiak et le tchérimisse. Le vocalisme quantitatif du finnois serait dû à l'influence des langues baltiques. L'ouvrage ne traite que du vocalisme de la syllabe initiale, les autres ne contenant pas toutes les voyelles et dépendant de la première en vertu des règles de l'harmonie vocalique (qui appartenait bien, semble-t-il, à la langue commune, maintenant qu'elle a été signalée aussi en ostiak). Après avoir brossé un tableau du vocalisme primitif, M. Steinitz esquisse l'histoire de chaque voyelle, ainsi que celle du vocalisme des langues particulières (ostiak, vogoule, hongrois, tchérimisse, mordve, lapon, groupe finnois et langues permien-nes), avec un chapitre final sur l'ouralien (samoyède) et un appendice sur les langues voisines (langues turques de la Volga et langues slaves). Les origines du russe montrent la même division que le finno-ougrien en voyelles pleines (3 apertures) et voyelles réduites (1 aperture); l'auteur renonce à fournir une explication, mais il déclare qu'il ne faut penser ni à l'emprunt, car toutes les langues slaves ont connu ce système, ni au hasard, parce qu'elles sont les seules, parmi les langues indo-européennes, à avoir possédé un trait aussi caractéristique et si peu commun.

H. F.

*

Studia Neophilologica, vol. XIV, 1-3, 1941/42. Upsal, A. B. Lundequist, 426 p.

Publié aussi en édition spéciale sous le titre *A Philological Miscellany presented to Eilert Ekwall (Part I)*. Etudes concernant l'anglais : Gösta Langenfelt, *The Hypocoristic English Suffix -s* (cf. *Babs*, *Nobs*, etc.; traite de l'origine et non de l'usage actuel); Wilhelm Horn, *Probleme der neuenglischen Lautgeschichte* (rapports entre l'évolution phonétique et le ton); Joh. Hedberg, *Some Hindustani Designations of British Officials* (intéressant pour le traitement des emprunts); Torsten Dahl, *English Influence as Reflected in the Danish Language*; C. A. Bodelsen, *The System Governing the Use of the Futuric Shall and Will*; Asta Kihlbom, *The Use of Should plus Infinitive in Subordinate Clauses of Time*; J. Fourquet, *Anglo-saxon éode, dyde, et la théorie du prétérît faible*.

— XV, 1-2, 1942, 304 p.

Les p. 1-250 ont paru aussi en édition spéciale sous le titre *A Philological Miscellany presented to Eilert Ekwall (Part II)*. Gustaf Stern, *The Constitutive Functions of Speech* (critique des théories de Bühler); Otto Funke, *Sprachphilosophie und Grammatik im Spiegel englischer Sprachbücher des 17. und 18. Jahrhunderts*; Fr. Klæber, *Zum nominalen Charakter der germanischen Sprachen* (principalement en gotique, vieil-anglais et vieux-haut-allemand); Carl S. R. Collin, *Un temps qui disparaît* (contrairement à ce que prétend l'auteur, Clédat n'est pas le seul à avoir montré que l'extinction de l'imparfait du subjonctif n'est pas due à son défaut d'euphonie : cf. C.-M. Robert, *Etudes d'idiome et de syntaxe*, Groningue, 1917, p. 206); A. Cuny, *Questions relatives à la vocalisation indo-européenne des laryngales* $\varnothing_1$, $\varnothing_2$ et $\varnothing_3$ (suite de la discussion avec W. Couvreur); Einar Löfstedt, *Engl. occasion, spätlat. occasio in kausaler Bedeutung* (le type angl. *there is no occasion to be angry*, attesté dès Wicief, remonte à l'influence du bas-latin).

— XV, 3, 1942/43, p. 305-413.

P. 410, nécrologie de J. Vising (H. Kjellman).

— XVI, 1-2, 1943.

H. Nilsson-Ehle, *Le conditionnel « futur du passé » et la périphrase* devait + *infinitif* (La distinction entre les deux tours serait en train de s'effacer, dans ce sens que le premier tend à s'employer également avec une valeur objective, c'est-à-dire sans impliquer qu'à un certain moment du passé l'événement était prévu ou attendu: Bien-tôt *éclaterait* le plus grand scandale financier, au lieu de: *devait éclater*. Cette tendance, déjà signalée par Tobler, *Verm. Beitr.* 2, 130-132, caractérise le style des historiens); B. Hasselrot, *L'origine des suffixes romans en -tt-* (soutient la thèse celtique); U. Ohlander, *Omission of the Object in English*; J. Melander, nécrologie de *Kristian Sandfeld*.

H. F.

*

A. Benvenuto TERRACINI, *¿Qué es la lingüística?* Universidad Nacional de Tucumán, Facultad de Filosofía y Letras, cah. N° 2, 64 p. in-8.

L'auteur s'est proposé d'initier les étudiants argentins aux problèmes d'où naquit la linguistique, aux méthodes qui la caractérisent, puis aux résultats obtenus et, finalement, aux questions qui se posent

aujourd'hui encore. Son opusculé part de la linguistique empirique, indique quelles furent les étapes de la linguistique scientifique, s'arrête quelque peu à la période comparative, puis aborde la période historico-évolutive, en précisant, chaque fois, la place occupée par la linguistique en égard et de la science et de la philosophie. Quatre pages de notes bibliographiques, brièvement commentées, mentionnent les ouvrages indispensables à celui qui désire élargir son horizon. M. Terracini n'aurait pu être ni plus concis, ni plus clair; son « cahier » mérite beaucoup d'éloges.

J. M. Arago.

*

Emile THILO, *Note sur l'égalité et sur l'usage des langues nationales en Suisse*. Lausanne, F. Roth, 1941, 26 p.

— *Langues nationales*. Fiches juridiques suisses, N° 301. Genève, 1er mars 1942, 4 p.

Ces deux publications, rédigées par le greffier du Tribunal Fédéral, permettent de s'orienter rapidement et d'être mis sur la piste d'ouvrages plus détaillés pour tout ce qui concerne, dans la législation, dans la jurisprudence et dans l'usage, l'égalité de nos quatre langues nationales (allemand, français, italien, avec, depuis 1937, le romanche) et de nos trois langues officielles (les mêmes moins le romanche).

H. F.

*

E. H. von TSCHARNER, *Vom Wesen der chinesischen Sprache*. Mitt. d. Schweiz. Ges. d. Freunde ostasiatischer Kultur, III, 1941, 30 p. St-Gall, H. Tschudy, 1942.

Pour déterminer le type linguistique du chinois, l'auteur table essentiellement sur l'analyse de l'écriture et de la langue littéraire, car les paraphrases qu'il donne des passages tirés des classiques sont en réalité du *pai hua* (langue écrite moderne de style parlé), bien qu'il les appelle « umgangssprachlich ». L'étude scientifique du chinois parlé n'en est encore qu'à ses débuts, et ce qu'elle révélera quant à la structure de la langue ne confirmera pas nécessairement les enseignements des sinologues de chambre.

H. F.

C. C. UHLENBECK, *Vorlateinische indogermanische Anklänge im Baskischen*. Anthropos, XXXV/XXXVI, 1940-41, p. 202-207.

— *De oudere lagen van den Baskischen woordenschat*. Med. Ned. Akad. van Wetenschappen, Afd. Letterk., Nieuwe Reeks, Deel 5, N° 7. Amsterdam, N. V. Noord-Hollandsche Uitgevers Maatschappij, 1942, 50 p. fl. 0.90.

L'idée de l'éminent bascologue est que le basque est un ancien idiome pyrénéen occidental (il l'appelle *Oud-West-Pyreneesch*), apparenté sans doute à certaines langues disparues de l'Europe méridionale et aux langues du Caucase (cf. Trombetti et G. Dumézil) et ayant subi successivement l'influence ibérique (cf. Schuchardt), par les tribus ibères et tartesses venues de l'Afrique du nord 'comme on croit, et l'influence indo-européenne (pré-latine, latine et romane). La première de ces deux études examine quelques mots qui peuvent avoir été empruntés à une langue indo-européenne (celtique ou autre) antérieurement à l'influence de Rome; la seconde donne, classés d'après leur structure phonique, une série de mots et de racines présumés appartenir à la couche la plus ancienne, celle qui ne proviendrait pas de l'emprunt.

H. F.

*

V. VERSTEGEN, *De wgm. sk in de Zuidnederlandse Dialecten*. Handelingen van de Koninkl. Commissie voor Toponymie en Dialectologie, XVI, p. 31-41, 3 cartes. Louvain, Zuidnederlandsche Dialectcentrale, 1942.

L'auteur montre, à l'aide de trois cartes, le traitement de westique *sk* en position initiale (*sx*, *š*, etc.), finale (presque partout *s*) et intérieure (presque partout *s*). Ceux qui écrivent *sch* dans ces deux dernières positions ne peuvent donc se réclamer de l'état dialectal; on remarquera que l'auteur et l'éditeur impriment sur la même couverture, l'un *Zuidnederlandse*, l'autre *Zuidnederlandsche*.

H. F.

*

V. VERSTEGEN, *Enkele gevallen van ontronding*. Handel. van de Koninkl. Comm. voor Toponymie en Dialectologie, XVII, 1943, 299-304, 6 cartes.

Après avoir cartographié dans son étude *De ontrondingsgebieden in Zuidnederland* (ibid. XV, 1941) les aires où toutes les voyelles arrondies perdent leur élément labial (*uu* > *ie*, etc.), l'auteur passe à l'examen des cas où le désarrondissement ne se produit que dans certains mots.

H. F.

*

Walther von WARTBURG, *Einführung in Problematik und Methodik der Sprachwissenschaft*. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1943, VII-209 p., RM. 7.80 (9.60).

Je rendrai compte de cet ouvrage dans les *Acta Linguistica*.

H. F.

Comptes rendus des Cahiers Ferdinand de Saussure

Cah. 1. Björn Collinder : *Studia Neophilologica*, XV, 3, 1942/
43, 403-405.

Eduard Hermann : *Göttingische Gelehrte Anzeigen*,
1942, Nr. 5, 193-196.

Jean Magnenat : *Journal de Genève*, 9-10 mai 1942,
p. 4.

Adolf Ribi, *Neues von der Genfer Linguistenschule* :
Neue Zürcher Zeitung, 13. Aug. 1942, Nr. 1276.

Cah. 2. E. Kruisinga : *Taal en Leven*, 7e année, Sept. 1943,
p. 17-19.

Jean Magnenat : *Journal de Genève*, 10 nov. 1943.

Ad. R. : *Neue Zürcher Zeitung*, 31. Aug. 1943, Nr. 1354

IV. NÉCROLOGIES

Viggo Brøndal (1887-1942)

Après sa thèse, consacrée aux problèmes du substrat et de l'emprunt en roman et en germanique (*Substrater og Laan i Romansk og Germansk*. Copenhague, G. E. C. Gad, 1917), Brøndal s'est fait connaître par des études de toponymie et des recherches étymologiques et lexicologiques. Il avait étudié à Copenhague et à Paris, et enseigna le danois à la Sorbonne. En 1928, il succéda à son maître Nyrop dans la chaire de langues et de littératures romanes de l'Université de Copenhague.

Ce n'est pas comme romaniste, cependant, qu'il laissera un nom dans l'histoire de la linguistique. Ses *Ordklasserne* (avec un résumé français, *ibid.* 1928), qui affirment, sous l'influence de Saussure, la nécessité d'étudier les parties du discours comme un ensemble d'éléments formant système, le jettent dans la linguistique philosophique. Il s'agit d'un ouvrage abstrait, accessible à une minorité seulement, mais qui n'a pas cessé d'être cité et discuté jusqu'à l'heure actuelle. Les études qui suivirent ont été réunies la plupart, par lui-même encore, en un recueil qu'il intitula *Essais de linguistique générale*; le volume, posthume, est accompagné d'un portrait et d'une bibliographie (Copenhague, E. Munksgaard, 1943). Il faut y ajouter pour l'intelligence de certains chapitres, deux ouvrages écrits en danois : *Morfologi og Syntax* (Copenhague, Gad, 1932), qui développe les idées esquissées dans son article sur l'autonomie de la syntaxe (= chap. II), et *Praepositionernes Theori* (*Festskrift* de l'Université de Copenhague, 1940), qui éclaire son étude sur l'originalité des prépositions françaises (= chap. IX). Dès sa communication au Congrès de Rome en 1933, où il cherchait à déterminer la structure et les variations des systèmes morphologiques (= *Essais*, III), Brøndal proclamait son adhé-

sion « au *structuralisme* préconisé de nos jours par le Prince TROUBETZKOY » (p. 24). En 1934, il fonde avec ses amis danois le Cercle linguistique de Copenhague, peu après il organise le IV^e Congrès de linguistes (Copenhague 1936) en qualité de secrétaire général, et en 1939 il lance avec son collègue Louis Hjelmslev et le concours d'un conseil international les *Acta Linguistica* (*Revue internationale de linguistique structurale*), dont il signe le premier article: *Linguistique structurale. Les Essais*, où il est reproduit (chap. X), sont dédiés à la mémoire de Nicolas Troubetzkoy, son « ami génial ». Brøndal a été attiré tout naturellement par la phonologie et y a consacré plusieurs de ses travaux, mais il a été systématologue avant de devenir phonologue, et sa doctrine, comme l'explique la préface des *Essais*, se distingue « par quelques différences de détail de la phonologie de Troubetzkoy ». Ses études de phonologie n'ont pas trouvé place dans le recueil; ce sont: *Sound and Phoneme* (Proceed. of the Second Intern. Congr. of Phonet. Sciences 1935), *La structure des systèmes vocaliques* (Trav. du Cercle linguist. de Prague 6, 1936), *The Variable Nature of Umlaut* (Proceed. of the Third Intern. Congr. of Phon. Sc. 1938), *Syntax og Fonologi* (In Memoriam Kr. Sandfeld, Copenhague, Gyldendal, 1943). Mais derrière le linguiste et le phonologue, il y avait avant tout le philosophe et l'humaniste, témoins sa participation aux *Entretiens* de l'Institut international de coopération intellectuelle (*Culture et civilisation*, 1933; *L'esprit européen*, 1933; *L'humain comme idéal*, 1936), sa conférence sur *Le français langue abstraite* (Copenhague, Munksgaard, 1936), où il fait ressortir à propos des langues primitives, du chinois, du grec et du français les liens que la civilisation établit entre la langue et la pensée, enfin sa traduction danoise du *Discours de la Méthode*. Et il précise en tête des *Essais* que sa doctrine « consiste à retrouver dans le langage les concepts de la logique, tels qu'ils ont été élaborés par la philosophie depuis ARISTOTE jusqu'aux logiciens modernes »; méthode qui était déjà celle des *Ord-klasserne*.

L'œuvre de Viggo Brøndal reste inachevée; il a été terrassé par le mal à l'âge où le penseur, fort des tâtonnements du début, songe à fixer sa doctrine dans des écrits définitifs. Il tra-

vaillait en particulier à une édition française des *Ordklasserne* et à une édition italienne de *Morfologi og Syntax*. Son départ prématuré met en deuil la linguistique structurale et, avec elle, l'école saussurienne. Il était devenu membre de notre société quelques semaines seulement avant sa mort, et les linguistes de Genève espéraient beaucoup du choc de ses idées avec les leurs au cours des discussions à venir.

H. F.

Etsko Kruisinga (1875-1944)

Le célèbre angliste hollandais, dont la nouvelle du décès nous parvient au moment de mettre ce *Cahier* sous presse, appartenait à l'école de Sweet : le *Primer of Spoken English* et la *New English Grammar* sont restés pour lui jusqu'à la fin les bases de toute étude scientifique de l'anglais, et récemment encore, dans un compte rendu du *Cahier* 2 (*Taal en Leven* 7, p. 18), il écrivait que les romanistes, selon lui en retard sur les anglistes, feraient bien de prendre connaissance de l'œuvre de Sweet et de ses successeurs, qui, vingt ans avant Ferdinand de Saussure, avait déjà fait la distinction entre la description de la langue parlée et son histoire. Les principaux ouvrages de Kruisinga, *A Handbook of Present-Day English*, *An English Grammar*, *An Introduction to the Study of English Sounds* (publiés chez Noordhoff à Groningue et constamment réédités), visent en effet à un exposé purement statique de l'anglais actuel; il en est de même pour ses descriptions du hollandais (*A Grammar of Modern Dutch*, London, Allen & Unwin, 1924; *Het Nederlands van Nu*, Amsterdam, Wereldbibliotheek, 1938).

et de l'allemand (*Einführung in die deutsche Syntax*, Groningen, Noordhoff, 1935). Il fut recteur de la *School voor Taalen Letterkunde* à La Haye, rédacteur des *English Studies*, puis de *Taal en Leven* (La Haye, 1937 et ss.), revue dont le titre, qui est un programme, rappelle un livre fameux. Pratiquant avant tout la science des faits, il se méfiait des abstractions de la phonologie et de la linguistique actuelles. *The Phonetic Structure of English Words* (Berne, Francke, 1943), son dernier et son meilleur travail, aurait cependant pu être écrit, abstraction faite de la terminologie, par un structuraliste; il faudra toujours le consulter à côté de la *Phonological Analysis* de M. Trnka.

H. F.

TABLE DES MATIÈRES

I. Société genevoise de linguistique :

Séances	3
Echanges	4
Nouveaux membres	5

II. Articles :

Serge Karcevski (Genève, <i>Remarques sur la phonologie du russe</i>	7
Pierre Naert (Lund), <i>Sur la nature phonologique de la quantité</i>	15

III. Publications présentées en séance . . . 27

IV. Nécrologies :

<i>Viggo Brøndal</i> (1887-1942)	67
<i>Etsko Kruisinga</i> (1875-1944)	69

R a p p e l

Cahiers Ferdinand de Saussure publiés par la Société genevoise de linguistique, 1. Genève, Georg, 1941. Un volume de 104 pages avec un portrait de Saussure hors-texte, 6 fr. suisses. Au sommaire :

Charles Bally, *Intonation et syntaxe*.

Henri Frei, *Qu'est-ce qu'un Dictionnaire de phrases?*

Serge Karcevski, *Introduction à l'étude de l'interjection*.

Albert Sechehaye, *Les classes de mots et l'imagination*.

—, 2. Genève, Georg, 1942. Un volume de 64 pages, 4.50.
Au sommaire :

Ch. Bally, *Syntaxe de la modalité explicite*.

Henri Frei, *Ramification des signes dans la mémoire*.

Louis Hjelmslev, *Langue et parole*.

Alb. Sechehaye, *De la définition du phonème à la définition de l'entité de langue*.

ÉCOLE D'INTERPRÈTES DE L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

L'Ecole d'interprètes, dirigée et administrée par un professeur de la Faculté des Lettres, ancien interprète à la S.D.N. et à la Cour permanente de Justice internationale, se consacre à l'enseignement pratique des langues modernes, en collaboration avec la Faculté des Lettres, le Séminaire de français moderne et l'Ecole pratique de langue française.

Destinée en premier lieu aux personnes à qui des connaissances linguistiques sont indispensables dans l'exercice de leur profession (fonctionnaires diplomatiques ou consulaires, fonctionnaires d'organisations internationales, interprètes ou traducteurs de congrès, etc.), elle s'adresse également aux étudiants qui, tout en se destinant à une carrière n'exigeant en soi aucune connaissance de langues étrangères (futurs médecins, dentistes, pharmaciens, avocats, architectes, etc.) pourraient cependant avoir intérêt à savoir s'exprimer dans la langue de leurs clients étrangers. D'autres étudiants (futurs géologues, prospecteurs, médecins sur paquebots transatlantiques, ingénieurs, techniciens, bibliothécaires, éducateurs, institutrices, infirmières, etc.) pourraient, par l'étude de langues étrangères, se créer de nouvelles occasions de travail à l'étranger.

L'Ecole d'interprètes admet des élèves libres et des élèves réguliers. Les élèves réguliers préparent les examens prévus pour les diplômes de traducteur, de traducteur-interprète et d'interprète parlementaire. Les élèves libres peuvent obtenir le certificat d'études pratiques d'une ou de plusieurs langues modernes, ainsi que des attestations d'examens semestriels.

Le programme détaillé (23 langues) et le règlement de l'Ecole sont à la disposition des intéressés auprès du Secrétariat de l'Université.

Demander tous renseignements supplémentaires à M. le professeur Antoine Velleman, administrateur de l'Ecole, avenue Marc-Monnier, 5, téléphone 4.66.37.

